

HISTOMAG'44

HORS SERIE N° 05

Premier bimestriel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés



1940 L'EXOËDE

LA DEFAITE ET L'ERRANCE



Ein Volk. ein Reich. ein Führer!



INECIT !

Des civils dans l'enfer de la guerre

En partenariat avec Histoire(s) de la Dernière Guerre





www.39-45.org/histomag

Contact rédaction Histomag@39-45.org

Auteur

Joseph SIQUET

Directeur de publication : Stéphane Delogu
Rédacteur en chef : Daniel Laurent
Conseiller de rédaction : Prosper Vandembroucke
Responsables qualité : Nathalie Mousnier, Germaine Stéphan et Laurent Liégeois
Responsable mise en page : Alexandre Prétot
Responsable rubriques : Jean Cotrez et Philippe Massé

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier bimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre rédacteur en chef.

en partenariat avec



Histoire
Pour Tous

<http://www.histoire-pour-tous.fr/>



<http://www.dowpanzer.be/>



<http://www.histokit.com/>



<http://www.histoired1monde.fr/>



SOMMAIRE

Journal de l'exode de mai 1940

3

Monsieur Marcel Siquet a fait parvenir à la rédaction de l'Histomag'44 un document rédigé par son père Joseph Siquet qui relate les aventures et mésaventures que la famille Siquet a vécu lors de l'invasion de la Belgique par la Wehrmacht en 1940. L'exode ! Histoire ordinaire, direz-vous. Peut-être, mais les récits écrits au jour le jour sont fort rares et nous devons à la piété filiale de Marcel Siquet, qui a traduit le manuscrit rédigé par son père en allemand, un document inédit et exclusif que l'équipe met avec plaisir et fierté à la disposition de ses lecteurs. Nous remercions Monsieur Marcel Siquet de la confiance qu'il nous a témoignée en mettant ainsi à notre disposition la « Secret Story » de sa famille.

Daniel Laurent

Photo de couverture : Entrée de Malmedy – 10 mai 1940

Journal de l'exode de mai 1940

Par Joseph Siquet

Avant propos

Dans les années 1960, quand j'ai commencé la traduction de ces annales, rédigées en allemand par Papa, j'imaginai que j'allais me tenir à ce travail.

Ce n'est pourtant qu'après de nombreuses pauses sabbatiques que j'ai repris le collier en 2005.

Ce qui m'a surtout motivé a été de transmettre, à mes proches et à leurs lignées, un document qui décrit les événements vécus par la famille Joseph Siquet de Bullange, (y compris Adolphine Theissen, la ménagère depuis 1935, dite Fifine !).

Cette histoire de l'exode, spécifique à ces personnes, est certainement comparable à toutes celles vécues par une partie non négligeable de la population à cette époque fort troublée de l'invasion allemande de 1940.

Bien que ce récit ne soit pas l'apanage de la famille, je n'en ai toutefois pas découvert d'équivalent dans la littérature existante.

Au fil des années, en citant cette archive, je l'ai toujours désignée par un titre que je considère, quant à moi, comme parfaitement adapté à ce qui y est relaté : « *La Fuite en Égypte* ».

À ma grande surprise, cette expression qui fait référence à l'exode de la Sainte Famille, pour échapper aux sbires d'Hérode, ne trouvait aucun écho dans ma descendance.

Pour répondre en partie aux suggestions qui m'ont été faites et satisfaire au mieux les desiderata, j'ai opté pour une solution de compromis à la belge.

J'ai donc adjoint à mon titre d'origine un sous-titre de complément, expliquant de quoi il s'agit.

Je voudrais encore faire remarquer que je n'ai pas rédigé ce texte sans essayer, dans la mesure du possible « traduisible », de restituer l'esprit moqueur qui a toujours fait partie intégrante du caractère de Papa.

À d'autres moments, ce sont aussi des larmes discrètes qui me sont venues aux yeux.

Je souhaite aux lecteurs d'être pareillement sensibles à ces épreuves qui ont été si généreusement distribuées à des gens, à cette époque.

Enfin, je ne peux dédier cette traduction ... qu'à PAPA.

Marcel Siquet

(Janvier 2006)

La fuite en Égypte

Quand la guerre est déclarée, en septembre 1939, il est aisé de remarquer qu'elle met tout un chacun dans un certain état de tension et que personne ne peut savoir avec certitude comment le redoutable fléau va se développer.

Dans ma famille, on discute notamment de ce que l'on fera en cas d'invasion, sans pour cela trouver une solution au problème.

Il me semble, quant à moi, que l'Ouest de l'Europe ne sera pas un champ de bataille ou, du moins, pas la Belgique !

Cependant, avec le temps, le conflit prend de plus en plus d'ampleur et la Belgique s'y trouve mêlée, elle aussi.

Nous sommes dès lors amenés à décider de la voie à suivre lors d'une attaque allemande, de plus de en plus probable.

D'une part, d'après des informations reçues du côté belge au sujet de notre exode éventuel, notre subsistance restera assurée dans le territoire national.

D'autre part, de l'autre côté on ne me promet rien de bon, car j'ai, avec toute ma famille, fait jusqu'alors mon devoir de citoyen belge avec la même conviction que j'avais rempli celui de citoyen allemand jusqu'à l'âge de 23 ans.

De fait, les « Heimateure » [NDLR par Laurent : *Le Heimateure Front était un parti politique qui, dans les années 30, prônait le rattachement des Cantons de l'Est belges à l'Allemagne.*] me menacent désagréablement : par exemple, cette cartouche trouvée debout par notre ménagère, un matin, sur le seuil de la maison.



Bullange 1937 – Famille Siquet et Fifine

Je ne m'explique pas vraiment ces menaces (car je n'ai de différends avec personne) si ce n'est, peut-être, par une certaine jalousie entre concitoyens.

Tout cela étant, nous décidons donc qu'en cas d'invasion nous irons jusqu'au-delà de la Meuse.

En effet, fort de ma solide expérience militaire, d'ancien troufion de tranchée de 14/18, seule la rive droite du fleuve sera alors le théâtre des opérations ! Je subodore donc que le risque de se trouver dans cette portion du territoire, la rive droite, à ce moment, nous amènera inmanquablement à être évacués vers l'arrière des combats : la partie allemande avec son grand Reich.

Au fil du temps, la situation internationale ne fait qu'empirer et, bon gré mal gré, nous devons donc nous préparer à l'inévitable.

C'est ainsi que je ne remise plus ma voiture au garage sans en avoir fait le plein d'essence au préalable et, en plus, je maintiens en permanence, en réserve dans le coffre, un bidon de dix litres de carburant.

Je me procure pour les membres de la famille des cartes d'évacuation du gouvernement et, pour chacun des deux enfants, une carte d'identité officielle.

J'établis un inventaire complet du mobilier, en triple exemplaire, que je fais contrôler par la gendarmerie et je dépose d'ailleurs le premier chez elle. Le deuxième exemplaire, je l'envoie au tribunal de Verviers et je garde le troisième pour moi.

Au printemps 1940, dès la fonte de la dernière neige, j'apprends à ma femme à conduire la voiture, plus particulièrement dans des parcours encombrés, sans toutefois lui en dévoiler la véritable raison. Je veux, en effet, me prémunir contre un incident fâcheux qui

arriverait en cours de route et qui m'empêcherait de conduire.

Chaque semaine, nous discutons de la fuite éventuelle et de ce qu'il y aura à faire à ce moment. Cela permet ainsi de déterminer très exactement, dès à présent, la conduite future particulière de chacun. Pour pouvoir la préciser davantage, je ne tiens pas à entendre les premiers coups du canon et je ne veux pas non plus courir le risque de nous énerver au moment du départ.

Après le premier entretien sérieux à ce sujet, les yeux se gonflent au bord des larmes !

Ma femme travaillant au bureau central téléphonique, nous avons l'opportunité d'avoir des renseignements de toute première fraîcheur sur les alertes et, lorsque la ligne est occupée militairement, nous demandons aux soldats de nous en avertir, plus particulièrement des alertes de nuit.

Le 10 mai 1940, vers deux heures du matin, le téléphone sonne et ma femme va décrocher : on l'avertit qu'il y a une alerte. Elle revient en pleurant, mais je la console en lui disant que je n'entends pas encore tirer. Je lui demande de se remettre au lit et nous nous endormons à nouveau.

À 5 heures, nous sommes une fois encore réveillés par le téléphone et ma femme, en chemise de nuit, se hâte de prendre l'appareil.

À peine a-t-elle saisi l'écouteur que je l'entends crier : « Joseph ! ».

À l'instant même, j'enfile mon pantalon et je descends la rejoindre.



Elle est aussitôt près de moi, me dit que les Allemands ont franchi la frontière et que nous devons fuir au plus vite.

Je lui annonce que, dans dix minutes, nous devons être partis et je vais chez Fifine pour la mettre au courant.

Avec mon pantalon comme seul vêtement, je vais encore rapidement derrière le bâtiment pour tenter de me rendre compte de la situation : le ciel est parsemé d'avions.

De là, je cours vers le garage pour sortir la voiture et la placer devant la maison.

Ma femme sort déjà de l'habitation avec Marcel, tous les deux en vêtements de nuit.

Marcel, enroulé dans une couverture, est mis tel quel dans l'auto et, aussitôt, elle remonte le seuil pour aller chercher Yvonne.

Celle-ci, également en pyjama, est pareillement emmitouflée dans une couverture et déposée sur le siège à côté de Marcel.

Pendant ce temps, Fifine, qui s'habille en toute hâte, s'occupe des valises, de la nourriture et elle sera prête pour le grand départ, en même temps que nous.

Ma femme, qui commence à s'habiller, répond encore une fois au téléphone : c'est Madame Heinzius de Manderfeld qui demande ce qui se passe.

La réponse : « Je n'ai pas le temps, nous partons à l'instant. Au revoir ! ».

J'empoigne les valises apportées par Fifine et je les dépose dans le coffre de la voiture, prête au départ.

Ensuite je remonte encore dans la chambre à coucher pour prendre du linge et sans les décrocher des habits dans la garde-robe. Je jette l'ensemble dans l'habitacle de l'auto.

Je rentre à nouveau dans la maison pour retirer du tiroir-caisse du magasin toute la monnaie à partir des pièces de 5 francs et la fourre dans mes poches, tandis que je verrouille la porte d'entrée de l'immeuble.

À peine le moteur a-t-il démarré que la voiture grimpe déjà vers le centre du village.

Le tout a peut-être duré 6 à 7 minutes depuis l'information téléphonique de l'alerte et s'est exactement passé tel que je l'avais prévu.

Ce « timing » a toujours été controversé par les autres de mon entourage ... qui n'ont même pas pris le temps de verser une larme !

Le village entier est maintenant réveillé et le lieutenant Van Hover, qui commande les troupes belges à Bullange, nous laisse le libre passage.

En roulant, nous saluons une dernière fois nos amis mais nous sommes tellement tenus par le temps qu'il nous est impossible de nous arrêter à ma maison paternelle pour un adieu à ma mère et à la famille.

À 05 h 10, ma région natale est déjà loin derrière et nous fonçons vers l'inconnu, peut-être sans espoir de

retour. Quand nous passons à Butgenbach, beaucoup d'habitants sont déjà levés et nous faisons un signe à notre cousine, Madame Rentmeister.

À Wévercé, Monsieur Peter Elsen (c'est le beau-frère de Fifine) regarde à la fenêtre de sa chambre à coucher et, pendant que nous roulons sur le pont qui enjambe le chemin de fer, nous lui faisons à lui aussi un signe d'au revoir incertain. Il nous reconnaît et fait de même.

À l'église de Waimes, nous rencontrons une femme qui nous supplie de la charger, elle et ses deux enfants ! Vu son insistance extrême, bien que la voiture soit déjà complète avec cinq personnes et les bagages, nous prenons quand même les deux enfants¹.



10 mai 1940-Entrée des troupes allemandes à Bullange

Dans la montée après le village, un soldat et un gendarme à vélo, demandent la permission de se cramponner au véhicule, ce que je leur accorde, mais ce qui m'oblige aussi à rouler plus lentement. À l'entrée de Malmedy, nous sommes confrontés aux premières barricades et la route menant au centre de la ville est fermée. Nous essayons d'en gagner la sortie par la gare des marchandises. Cela nous réussit et, laissant Malmedy derrière nous, nous filons vers Stavelot, mais jusqu'au pont du chemin de fer seulement, où le passage est une nouvelle fois obstrué.

Je veux alors quitter la ville par la route de Bernister, mais quand je vois la chaussée, trop raide pour la voiture et son chargement, qui monte en zigzagant, je pense m'orienter vers la route de Falize.

Au village de Falize, nous butons encore sur un obstacle. Maintenant je n'ai plus le choix : à-Dieu-vat pour Bernister ! Au pied de la côte, je dis à Fifine qu'elle devra monter à pied avec les enfants Malossini

¹ Ce sont Malossini Mario, Jules ; né le 12.10.1927 et Malossini Giovanna, Manda ; née le 14.09.1929.

et nous attendrons son arrivée au sommet, sinon l'auto, surchargée comme elle l'est, n'y parviendra jamais.

Au sommet de la colline, nous nous arrêtons à une ferme² et ma femme, qui n'était qu'à demi vêtue jusqu'alors, profite de cette halte pour s'habiller déceimment ainsi que les enfants. Au départ, elle avait encore pu, à toute volée, saisir des habits dans notre maison maintenant abandonnée à son sort !

Dès que Fifine arrive avec les deux enfants Malossini nous partons, sans plus attendre, vers Burnenville.

De là nous espérons nous diriger vers Stavelot, mais la route qui y mène, rendue une fois de plus impraticable, nous oblige à modifier notre itinéraire. Au café Nailis, nous prenons donc la direction de Francorchamps. Maintenant, et de divers côtés, nous entendons des détonations que même le bruit du moteur ne couvre pas.

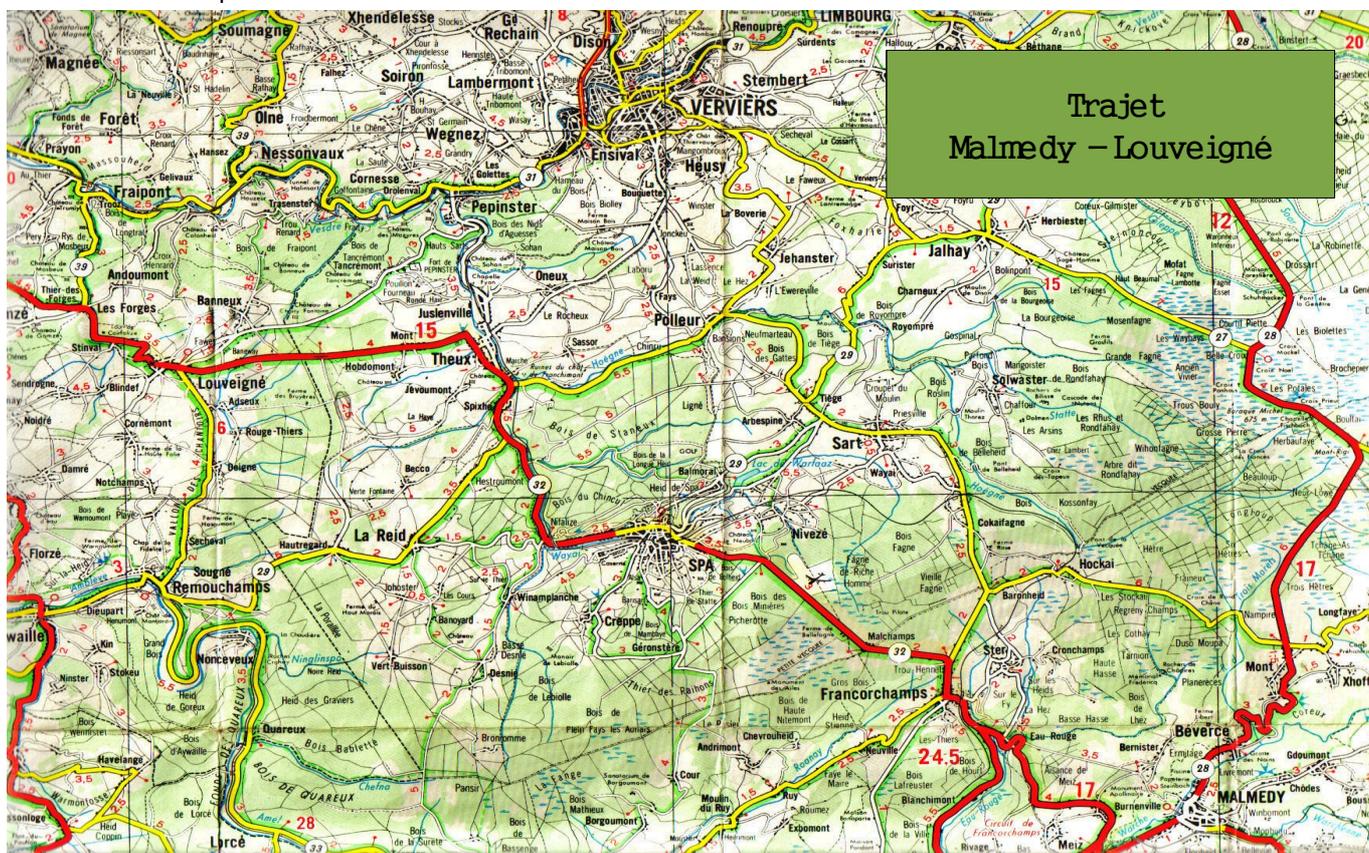
transporte un gendarme qui a été blessé à Saint-Vith par deux éclats, l'un dans le genou et l'autre dans l'abdomen.

J'ai vu la première de ses blessures et, de la suivante, seulement la chemise ensanglantée.

Il ne me reste qu'à ranger la voiture sur le côté, en dehors de la chaussée et je recommande de n'emporter que le strict nécessaire, car nous ne devons compter n'arriver à Liège qu'à pied !

Nous enfions la plupart des vêtements que nous avons pu emmener, nous emballons le reste dans les valises et nous laissons le surplus dans le coffre du véhicule, notamment du linge, de la nourriture et des souliers.

Je porte d'abord les enfants de l'autre côté du profond trou laissé par l'explosion et ensuite les valises.



Au dernier virage avant l'Eau Rouge, une auto est arrêtée et le conducteur nous fait signe de stopper.

À notre plus grand effroi, il nous annonce que nous ne pouvons aller plus loin car le pont qui enjambe la rivière vient de sauter il y a seulement quelques minutes.

Il n'y a plus aucune autre issue pour le véhicule !

Sur ces entrefaites plusieurs voitures arrivent de la direction de Malmédy parmi lesquelles, celle de Monsieur Mathieu et de ses deux filles. Une autre

² Cette maison n'est plus habitée depuis que l'autoroute a été érigée dans sa proximité immédiate. Actuellement (2006) elle est à l'abandon et tombe graduellement en ruines.

Chargés comme des mulets, nous montons la pente vers Francorchamps où les gens ont été réveillés par le bruit de la déflagration lorsque le pont a été détruit.

Sur la route, devant sa maison, Monsieur Fernand Ludwig nous demande ce qui se passe. Nous l'informons de la situation et il nous prie de venir prendre une tasse de café chez lui. C'est avec plaisir que nous acceptons son invitation et, dans la cuisine, nous faisons connaissance avec sa femme et son père. Le père est originaire de Malmédy et a été enrôlé lors de la Première Guerre mondiale.

Nous nous restaurons et, bien que ce soit la première bouchée du jour, nous avons plus soif que faim : c'est donc avec un divin délice que nous dégustons la tasse de café.

Comme il sera pratiquement impossible de nous traîner jusqu'à Liège avec tout notre équipement, nous lui laissons une partie des bagages, parmi lesquels dix saucisses de Boulogne, deux boîtes de biscuits, une paire de souliers, et d'autres choses encore.

À l'Eau Rouge, j'avais enfilé trois costumes et un pardessus, ce qui est, faut-il le dire, relativement inconfortable. Je n'hésite guère et me défais d'un costume et du pardessus.

Si leur maison devait rester épargnée par la guerre, ils pourront garder les vêtements jusqu'à notre retour, si toutefois retour il y aura !

Après nous être quelque peu confortés physiquement, nous laissons encore une troisième partie de nos biens chez eux et continuons notre périple en direction de Spa. Nous avançons lentement à cause des enfants et, de plus, nous sommes toujours trop chargés. Bien qu'il soit encore relativement tôt, nous pouvons déjà prédire que le soleil ne fera pas défaut pendant la journée. Au premier magasin que nous atteignons, des oranges et des citrons garnissent l'étalage et Fifine en achète pour éteindre notre soif plus tard en cours de route.

Arrivés au centre du village, nous sommes dépassés par Monsieur Alphonse Fagnoul et, après un timide au revoir, nous continuons chacun vers l'inconnu.

À l'Hôtel du Roannay, nous voulons nous asseoir quelques instants sur la terrasse, mais la porte de la maison n'est pas encore ouverte.

Les réfugiés sont de plus en plus nombreux et nous y apercevons Monsieur Demeyer, gendarme à Bullange, ainsi que Monsieur Albert Josten du même village : ceux-ci sont partis à vélo pour fuir cette guerre qui nous talonne.

Monsieur Demeyer, tout agité, nous raconte comment l'escalier d'entrée de notre maison lui a sauvé la vie en lui offrant une protection contre le feu nourri de mitrailleuses et comment il a pu sauver sa femme et son enfant en les mettant en sécurité chez notre voisin Mollers.

Après cette petite pause, des soldats nous conseillent de pousser plus avant et nous leur obéissons d'autant plus volontiers que je vois qu'ils installent une position de mitrailleuses juste en face.

Près du garage Strückmeyer, d'autres sapeurs sont occupés à fermer la route, nous passons au-dessus des obstacles et nous sommes maintenant confrontés à la montée de Malchamps.

Une colonne sans fin de gens nous précède. Dans le fossé, des valises pleines, mais aussi des victuailles, du pain, des saucisses et d'autres denrées ont été abandonnées sciemment, au fur et à mesure de l'ascension, car trop lourdes à transporter sous la chaleur.

Bien qu'il n'ait pas été difficile jusqu'à présent, Marcel commence à être fatigué et demande constamment à être porté.

Je le hisse sur mon havresac et, comme cela semble lui plaire assez bien, il reste tranquille. Pendant que j'ai Marcel sur le dos, Yvonne et les autres enfants continuent leur chemin sans sourciller. Ma femme et Fifine, quant à elles, se relaient pour porter les valises.

À Malchamps, les bois en bordure de route fourmillent de militaires qui s'apprêtent à se retirer derrière la Meuse, sans coup férir.

Pas loin de là, nous croisons des femmes et des enfants dont le mari ou le père sont soldats à Malchamps et qui viennent faire leurs adieux avant de partir.

Peu avant Spa, une jeune fille originaire de la région de Malmedy-Eupen, tirant ses bagages cahin-caha, nous informe de son désir de rentrer à la maison, car ses patrons se sont enfuis et l'ont laissée livrée à elle-même.

Vaille que vaille, nous atteignons aux environs de midi la gare de Spa où nous espérons pouvoir prendre un train. C'est pour nous entendre dire que tous les trains sont supprimés et qu'il est fort improbable que les liaisons soient rétablies dans les prochaines heures.

À l'hôtel du Télégraphe, situé face à la gare, nous commandons du café et prenons quelque force pour le long chemin (je pense à Liège !) qu'il nous reste encore à parcourir.

Un tant soit peu revigoré, je me mets alors à la recherche d'un taxi ou de tout autre moyen de locomotion, mais partout c'est la même réponse négative qui m'est donnée : il semble bien qu'il n'y a plus rien à trouver.

Finalement, c'est à la devanture d'un marchand de vélos que je sonne et dans le magasin je découvre une poussette à guider dans laquelle trois enfants pourraient prendre place, car les dimensions sont environ de 0,50 x 0,80 m. Je l'achète pour 75 francs.

De retour à l'hôtel j'y place les trois valises que nous avons, Yvonne au guidon et, par-dessus le tout, je parviens encore à y caser Marcel.

À Bullange, Yvonne possédait déjà un tricycle et elle sait ainsi, comment diriger la poussette, c'est donc en tant que chauffeur de poids lourd qu'elle gagnera désormais « son pain quotidien » !

À l'instant du départ, Mario Malossini se plaint de violentes douleurs au ventre.

Puisque j'ai accepté la charge de ces deux enfants, en tant que père de famille, j'ai aussi le devoir de les soigner comme s'il s'agissait des miens.

Dans les abords immédiats il n'y a pas de pharmacie, mais un couvent est situé dans le voisinage. Nous y allons tous et, au moment d'y entrer avec Mario, sa sœur Manda commence à pleurer parce qu'elle s' imagine que je vais y abandonner son frère.

Ma femme lui explique gentiment qu'il n'y a rien à craindre et que je reviendrai avec lui, ce qui a pour effet de la consoler momentanément.

Dans une salle d'attente, une Sœur vient s'enquérir de ma visite et, après avoir écouté mes explications, elle part avec le garçon. Ils ne sont de retour qu'après un long moment, car la religieuse a fait prendre une poudre à l'enfant, qui après l'avoir ingurgitée, s'est senti rapidement beaucoup mieux.

Après cet imprévu d'une demi-heure, nous reprenons notre progression vers la sortie de Spa.

À Marteau, au viaduc du chemin de fer, une barricade a été une nouvelle fois dressée et elle nous interdit totalement le passage.

Nous emboîtons dès lors le pas à d'autres réfugiés qui, connaissant sans doute la région, longent la maison d'un garde et prennent la direction de Winanplanche. Nous les suivons dans un mauvais chemin forestier et nous débouchons à l'orée du bois sur des prairies qu'il nous faut traverser pour atteindre une route au-delà. Cette voie, parsemée de cratères creusés par des explosions dont l'un au moins à une profondeur de quinze mètres, nous amène sans autres entraves supplémentaires jusqu'à Winanplanche.

À peine sommes-nous attablés dans une taverne pour nous désaltérer quelque peu que les premiers obus tombent dans les environs immédiats et, selon mes estimations, nous ne sommes guère éloignés de plus de 100 mètres des points d'impact !

Je pense qu'il est superflu d'ajouter que notre arrêt s'en trouve très fortement abrégé avant que la randonnée ne reprenne aussitôt dans la direction de Louveigné - Liège.

Nous précédant, la colonne de réfugiés aborde la grimpe d'une côte assez escarpée, tandis qu'un fort, qui se trouve sur le côté devant nous, tire à une cadence de plus en plus élevée et ses obus tombent à 800/900 mètres de notre emplacement.

Ces explosions créent une certaine inquiétude dans le flot des réfugiés et plus spécialement chez notre jeune Mario. Jusqu'à présent il n'avait guère cessé de se plaindre de ses maux d'estomac, mais ceux-ci, probablement à cause des explosions d'obus, ont disparu aussi soudainement qu'ils étaient apparus !

À l'inverse, sa sœur Manda garde tout son sang-froid et se montre remarquablement courageuse.

Quand nous arrivons au sommet de la colline, je décide de faire une petite pause et de la mettre à profit pour manger une tartine en vitesse, avant de repartir vers un petit village que l'on voit au loin.

Arrivés là, dans une ferme, nous demandons du café et nous nous restaurons convenablement. Ma femme achète, pour 10 francs, une paire de pantoufles à une jeune fille qui les chausse encore en revenant de la traite. Effectivement, avec les souliers dont elle s'était pourvue, ma femme n'aurait jamais pu atteindre Liège.

Nous stoppons une demi-heure avant de rassembler notre barda et en avant, vaille que vaille, toujours dans la même direction !

Après environ 2 kilomètres, nous sommes rejoints par Monsieur Armand Aubinet, de l'hôtel du Roannay à Francorchamps, juché sur sa moto.

Ma femme, qui est retardée par ses lésions aux pieds, le prie de bien vouloir la charger en croupe jusqu'à Louveigné. En effet, les chaussures qui l'ont équipée jusqu'à présent conviennent à tout sauf à ses panards et en si peu de temps, les pantoufles n'ont pas encore eu un résultat salutaire. À peine ai-je donné mon accord qu'ils s'élancent en trombe sur la route.

Quant à nous, nous nous fauflions avec tous nos biens entre les chicanes sur une voie en assez bon état et avec l'espoir de retrouver ma femme dans la soirée à Louveigné, où nous avons fixé un rendez-vous à la première maison du village.

En cours de route, Monsieur Aubinet a rapporté que sa femme avait fait preuve d'un grand courage : avec ses quatre enfants, de la nourriture en suffisance et de bonnes couvertures, elle est allée s'abriter dans les bois. Lui-même aurait déjà parlé aux troupes allemandes, dont une avant-garde a atteint le village de Francorchamps dès 15 h 00.

Ma femme arrive sans ennuis majeurs à Louveigné après que tous deux aient dû contourner de nombreux encombrements et empêchements.

Tous ces changements de direction l'inquiètent énormément, car elle craint que nous ayons peut-être pris un autre chemin et elle se trouve ici, seule, sans une pièce d'identité ni le moindre argent !

Une auto vient d'arriver à l'endroit où elle nous attend et désire prendre la direction du village de Hautregard que, se rappelle-t-elle, nous avons traversé précédemment. Elle s'embarque pour profiter ainsi de l'occasion de venir à notre rencontre en voiture et elle ne cache pas sa grande joie de nous retrouver tous, après une heure de séparation, à peine !

C'est donc ensemble que nous arrivons cette fois-ci à Louveigné, à peu près une demi-heure avant la tombée du jour et nous nous arrêtons, pendant cet intervalle de temps, pour nous sustenter et nous reposer un peu.

Après cela, l'aventure reprend dans l'obscurité et nous descendons la route vers Stenval / Forges où des inconnus nous aident à passer enfants et fourbi au-dessus des obstacles et au-delà des entonnoirs laissés par des explosions.

À Forges, une côte aussi longue que raide nous attend de pied ferme, et elle doit nous conduire à Beaufays. Avant d'être dans cette localité, mais bien au-delà du sommet de la colline enfin maîtrisée, nous demandons une tasse de café dans une maison à droite de la chaussée.³

Il est maintenant presque 23 h 00 et, bien que l'habitation soit déjà encombrée par d'autres réfugiés,

³ (2006) : Cette maison n'existe plus depuis de nombreuses années et seule une discontinuité dans les arbres en bordure de route permet d'en situer encore l'emplacement. Après la guerre, nous avons rendu de fréquentes visites à ces gens qui nous avaient si gentiment accueillis en 1940.

qui nous font aussitôt un peu de place, nos hôtes nous offrent l'hospitalité encore de très bon cœur, à cette heure tardive.

Dans le salon, nous pouvons nous étendre sur un grand traversin et, à minuit, la maîtresse de maison vient nous éveiller avec le café qu'elle nous a préparé. Après avoir savouré ce breuvage nous la remercions vivement et nous quittons ces braves gens pour nous acheminer plus avant en direction de Liège, but que nous nous sommes assigné avant la fin de la journée.

Durant le trajet, nous sommes contrôlés par des sentinelles, pendant que derrière, nous entendons qu'un troupeau de vaches est emmené par un fermier qui rassemble là, sans doute, son bien principal.

De plus en plus fréquemment nous entendons les détonations de grosses pièces d'artillerie, car nous avançons sans cesse plus près des forts qui ceinturent Liège et plus particulièrement celui d'Embourg.

À la lueur des explosions, qui illuminent la nuit, nous remarquons que nous approchons d'une épaisse colonne de fumée. Brusquement, comme les lueurs sont plus fréquentes, nous voyons que les volutes sont issues d'une très grande fabrique dont seule la haute cheminée reste encore debout. À proximité de ces ruines, nous sommes déviés par un petit sentier qui longe un bâtiment de chemin de fer, ce qui nous occasionne un éphémère détour de 300 m !

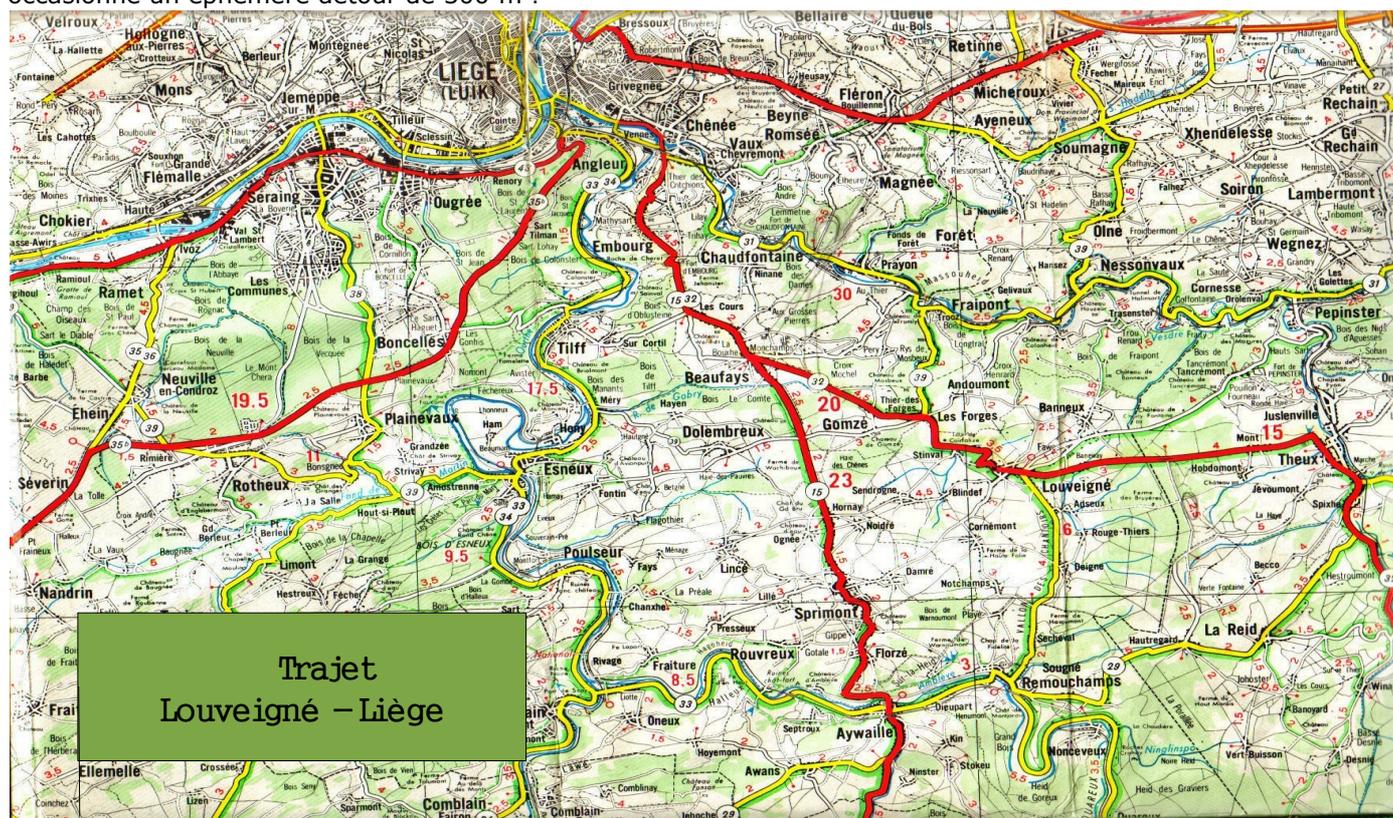
Entre-temps nous arrivons dans la banlieue, nous ne pouvons plus avancer que sur les côtés de la route et devons même parfois nous frayer un passage sur les trottoirs, car la circulation des troupes qui se retirent vers l'autre rive de la Meuse est de plus en plus importante.

Tout un charroi militaire diversifié et les détachements de soldats qui l'accompagnent nous dépassent en toute hâte.

Après la traversée de Chênée, nous enjambons, toujours en pleine obscurité, le pont de la Boverie pour nous retrouver enfin sur l'autre rive de la Meuse !

Maintenant nous nous berçons silencieusement de l'illusion que nous sommes sauvés et que la guerre se déroulera dans la région que nous venons de quitter où, fort probablement, de nombreux proches et amis laissés là-bas devront aussi abandonner leur terroir avant la fin des hostilités, mais dans l'autre direction !

Les deux enfants Mario et Manda Malossini sont maintenant nos guides, car ils ont déjà habité Liège auparavant et ils parviennent à s'orienter, même en pleine obscurité. Une nouvelle vie est aussi en perspective pour eux, car ils retrouvent ici leur ancienne contrée et ils se réjouissent d'arriver dans quelques heures, sains et saufs, chez la parenté de Seraing.



Inlassablement nous progressons vers Liège et nous ne devons plus être fort loin des premières maisons des faubourgs. À la lueur des détonations nous arrimons une nouvelle fois tout notre attirail dont la fixation s'est déglinguée sur les mauvais chemins.

Peu avant 04 h 00, après avoir été ballottés en cours de route pendant 23 heures sans discontinuer (si l'on ne tient pas compte d'une pause « sommeil » à Beaufays), nous arrivons tout heureux à la gare des Guillemins où déjà une centaine de réfugiés attendent un train hypothétique qui pourrait les conduire plus loin vers l'intérieur du pays !

Nous nous accrochons également à ce même espoir et décidons d'attendre « au petit bonheur, la chance ». Ensemble, nous nous restaurons et tentons de persuader Mario et Manda de rester avec nous, car il me déplaît d'abandonner les enfants à leur sort.

Cependant, comme ils peuvent me décrire clairement le parcours vers Seraing jusqu'à leur parenté et qu'ils ne veulent à aucun prix rester avec nous, nous en prenons notre parti. Ils nous quitteront donc avec nos meilleurs vœux de réussite pour leur trajet.



Joseph Siquet - 1941

Au cours de la nuit, un des enfants a perdu sa sacoche. Je leur laisse emporter la poussette que j'ai achetée à Spa et ils partent au point du jour, contents et de bonne humeur.

Je tiens tout spécialement à préciser que, mis à part le léger dérangement de Mario à Spa, ces enfants n'ont aucunement été une charge pour nous, mais ont, au contraire, aidé les nôtres à mieux supporter ce coup du sort et plus particulièrement Manda.

Nous espérons tous que parents et enfants auront pu se rejoindre dans l'avenir !⁴

Cela étant, les réfugiés se rassemblent de plus en plus nombreux sur les quais de la gare et il n'est plus possible de trouver encore un endroit libre sur les bancs pour détendre un peu nos membres fourbus. Ereintés, nous trouvons pourtant la vie un rien plaisante grâce à un chariot réservé au transport des marchandises dans la gare.

Soudainement la rumeur circule qu'à 5 h 00, un train prendra le départ vers Bruxelles. À 5 h 00 le quai peut à peine contenir les personnes qui s'y agglutinent, pour la plupart des femmes, des enfants et des vieillards.

Presque partout des enfants pleurent de façon « contagieuse », car ceux-ci ont été brusqués dans le déroulement de leur vie quotidienne : sans doute

réveillés en plein sommeil, à moitié habillés dans la rapidité du départ et, pour beaucoup d'entre eux, arrivés ici sans avoir certainement ni bu ni mangé.

Finalement, un convoi ferroviaire se forme. Aussitôt les réfugiés se précipitent et se bousculent dans le but de revendiquer une place pour soi, pour les enfants et pour les bagages ficelés en toute hâte au moment du départ.

Nous avons obtenu des places assises et sitôt le train complet, ou considéré comme tel, jusqu'à la moindre plate-forme, les deux locomotives fumantes démarrent. Elles nous emmènent vers Bruxelles et nous nous croyons déjà en demi sécurité !

Le train s'arrête à toutes les gares et, à chaque halte, des gens montent encore dans les compartiments pourtant suffisamment surpeuplés : il n'y a qu'à se serrer davantage et prendre les enfants sur les genoux. Etant donné que le voyage est déjà gratuit, il serait en effet malvenu, en plus, de se montrer trop difficile !

Le trajet jusqu'à Tirlemont se passe sans incidents notoires, mais, lors de l'entrée en gare, sans que nous en connaissions la raison, nous voyons les gens et les officiels de la SNCB se lancer au pas de charge dans toutes les directions.

Nous ne devons pas attendre longtemps pour savoir ce qui les a influencés. Nous voyons des avions qui s'approchent de la gare, ils volent au-dessus du train à peut-être 50 mètres d'altitude et nous entendons nettement le feu de leurs mitrailleuses ainsi que le crépitement des projectiles sur les bâtiments et sur notre convoi.

Dans le brouhaha qui s'ensuit, des gens qui dormaient se réveillent immédiatement, des enfants pleurent, des femmes certainement aussi, mais tous restent dans le train, car aucune autre échappatoire ne peut être envisagée. Ce mitraillage dure cinq petites minutes et, malgré notre détresse d'alors, je ne veux pas manquer de rapporter un incident cocasse qui s'est déroulé pendant ce laps de temps.

À Liège, un jeune homme d'une trentaine d'années est monté dans notre compartiment et, à l'entendre parler (il n'a pas tari pendant tout le parcours de Liège à Tirlemont), il s'agissait à coup sûr du plus grand héros se trouvant ce matin dans le train.

Quelle ne fut pas notre surprise de constater sa disparition pendant la pagaille, dès les premiers aboiements des mitrailleuses. Son courage était nommément tombé à l'eau, car, quand l'alerte a été passée, son corps a refait surface et sa tête a réapparu de dessous le flot des robes des femmes assises sur la banquette où il s'était prestement recroquevillé.

Inutile de dire que sa situation d'engloutissement ténébreux, pendant le crépitement des armes, a fortement contribué à relever le moral des occupants du compartiment !

Profane en matière médicale, je ne peux pas affirmer que la frayeur l'a peut-être rendu soudainement

⁴ Tous les deux sont aujourd'hui (2006) domiciliés en région sérésienne (Liège) et la descendance se compose de quatre enfants et neuf petits-enfants, dont quatre « Malossini ».

sourd-muet ; toujours est-t-il que jusqu'à Bruxelles, on n'a plus entendu le son de sa voix !

C'est vers 11 h 00 heures que nous entrons en gare de Bruxelles Nord et, sitôt débarqués, nous nous rendons dans les mêmes bâtiments à l'office de la Croix-Rouge où l'on distribue du café chaud et des tartines.

Après nous être renseignés au mieux de la situation, nous décidons de nous rendre à Nieuport où nous comptons retrouver des connaissances qui partagent le même sort que nous et qui y sont déjà installées depuis le 14 janvier 1940.

Nous prenons le tram jusqu'à Bruxelles Midi et, après seulement 10 minutes d'attente, nous avons la chance de monter dans un train qui va à Gand. Malgré mes diverses attestations, je dois prendre des tickets pour 120 francs. Cela ne me contrarie pas trop, au contraire, cela me rassure, car j'y vois la preuve que nous nous éloignons sans cesse du champ de bataille !



Photo: <http://www.histoire-en-questions.fr/>

Ce train direct nous amène rapidement à destination où, dans trois quart d'heure, une correspondance est prévue pour Dixmude. Vu la célérité de ce dernier banlieusard, nous débarquons à notre ultime station de changement de train pour Nieuport, vers 17 h 00 !

Comme c'était à craindre nous en avons maintenant pour plus d'une heure avant la liaison vers Nieuport et nous la passons en salle d'attente de la gare. Nous y sommes installés depuis un quart d'heure quand un homme entre qui, au vu de nos paquetages, nous a immédiatement catalogués parmi les réfugiés. Il se dirige vers nous. Je m'entretiens un peu avec lui et le contenu assez surprenant de cette conversation vaut la peine d'être rapporté ci-après.

Je réponds volontiers à ses premières questions et je lui donne force détails quant à notre périple, notre provenance et d'autres nouvelles. J'apprends qu'il est Monsieur Peter Genten de Saint-Vith ici en service, depuis le 14 janvier et qu'il espère que son fils, au fil des événements, arrivera par un prochain train de là-bas.

Quand je lui cite mon nom, il me déclare être revenu d'un camp de prisonniers de guerre en France avec un dénommé Siquet de Bullange, il y a de cela plus de

20 ans. Il ne l'a plus rencontré depuis lors et a été empêché de prendre part aux retrouvailles des anciens P.G. qui avaient été organisées le 6 août 1939. Il ne me faut guère de temps pour le convaincre que son compagnon d'infortune d'alors et moi ne sont qu'une seule et même personne et qu'ensemble nous sommes effectivement revenus de France le 15 décembre 1919.

Ainsi le destin nous réunit à nouveau, après 20 ans et demi, à plus de 300 kilomètres de notre région d'origine et, encore une fois, dans les tumultes de la guerre !

À proximité de nous, Monsieur Michel de Malmedy attend aussi le train pour Nieuport et il nous révèle qu'il a perdu sa femme pendant leur équipée, dans les bois de Francorchamps.

Entre-temps notre train est en station sur les rails et, après 3 heures de trajets et d'arrêts très variables, il nous dépose à 20 h 00 à la gare de Nieuport.

Là, une dame âgée nous demande si nous avons des nouvelles d'un Monsieur Mathieu de Malmedy et de ses deux filles. Nous ne pouvons la rassurer sur leurs destinées que jusqu'à Francorchamps parce que nous ne les avons plus aperçus par la suite.

Avec Monsieur Michel, pendant que les autres membres m'attendent près de la gare, je me rends à la Maison communale de la ville, mais elle est déjà fermée. Étant donné qu'il connaît un peu Nieuport, il m'indique l'habitation du curé Busch qui est originaire de Lommersweiler. J'y vais et ce dernier nous conduit dans un restaurant proche de la gare où nous pouvons aussi être hébergés.

Après nous être fortifiés, nous allons au lit et ne devons pas appeler le sommeil, car nous sommes en vadrouille depuis quasi 40 heures !

Après une nuit tant calmante que reposante, nous nous réveillons le lendemain matin vers les 10 heures.

Dimanche 12 mai 1940, Nieuport

Nous prenons le petit déjeuner dans le restaurant ; en suite de quoi Fifine et moi allons à la messe.

Après l'office, je retourne à l'Hôtel de Ville en quête d'un habitat et j'y rencontre Monsieur Löb qui a résidé à Malmedy antérieurement et que j'ai la chance de connaître. Il me dit savoir encore libre un appartement situé au 37, rue des Récollets, et nous partons aussitôt le voir.

Après un rapide coup d'œil, nous allons chez le propriétaire Monsieur Haelens qui n'est autre que le Premier Échevin de la localité.

Je marque mon accord pour un loyer de 100 francs/mois pour trois pièces d'habitation, le mobilier se limitant en tout et pour tout à un lit avec traversin et deux couvertures !

Comme colocataires nous découvrons un couple d'émigrants originaires de Saint-Ingbert-en-Rheinpfels et qui ont également habité un certain temps à

Malmedy : Monsieur Théodore Ochs et sa femme Paula, née Scholem.⁵

Je ne pense pas que nous aurions pu rencontrer de meilleurs gens, car le peu qu'ils possèdent ils le partagent encore généreusement avec nous !

C'est ainsi qu'ils nous permettent d'aménager une chambre et cela nous donne place, pour chacun de nous, de dormir à son aise. Leur cuisine reste constamment à notre disposition comme si nous faisons partie de la famille et tout est distribué avec fraternité.

De surcroît, le propriétaire nous procure six cuillères, six fourchettes et six couteaux ainsi qu'une table avec six chaises, un lit d'enfant et un sac à paille.

Après nos prestations forcées des derniers jours, nous nous sentons gâtés comme des nouveaux-nés !

Lundi 13 mai 1940, Nieuport

Bien requinqué, à la suite d'une nuit paisible, je retourne avant-midi à l'Hôtel de Ville pour notre enregistrement officiel.

J'y rencontre également d'autres figures connues et c'est l'occasion d'échanger nos commentaires respectifs sur les événements de ces dernières 72 heures.

Après avoir quitté le bâtiment, je traverse la place attenante, car je distingue, de l'autre côté, Monsieur Albert Jousten de Bullange, que nous avons déjà croisé le 10 mai à Francorchamps et qui vient d'arriver, toujours à vélo.

Je l'aborde pour lui demander s'il a déjà un logis et, comme sa réponse est négative, je l'emmène à l'immeuble de Monsieur Haelens où, grâce au sac à paille du propriétaire ainsi qu'aux draps de Monsieur et de Madame Ochs, il trouve chez nous un impeccable petit havre de guerre !

⁵(2006) : Qu'il faille mettre sur le compte du hasard, le fait que Monsieur et Madame Ochs ont été « découverts » à Nieuport, me paraît très peu probable.

Page 11 de ce récit, Papa signale qu'il envisage d'aller à Nieuport pour retrouver des connaissances qui y sont installées depuis le 14 janvier 1940.

N'oublions pas que ce texte a été rédigé en allemand pendant l'occupation de 1940/1944 et qu'à cette époque il était plutôt risqué de consigner, de surcroît par écrit, des informations confidentielles.

Lors de discussions familiales, après la guerre, je me rappelle parfaitement qu'à diverses reprises il a été fait état de l'absence, depuis la fin du conflit, de toute information les concernant.

Je crois me rappeler (2006), et cela est confirmé par ma sœur Yvonne, que l'on faisait aussi mention pendant ces discussions, d'un hébergement de ces gens chez nous, à Bullange avant la guerre, après un passage clandestin de la frontière allemande.

Ce couple était juif et, suivant Madame Ochs, il disposait d'une dose de poison dont elle comptait faire usage en cas de reprise par les Allemands.

Mes parents et Fifine ont toujours été persuadés que cela a été la cause de leur « disparition » pendant la guerre.

Pour les nécessiteux que nous sommes, un couvent des environs pourvoit à la nourriture moyennant une somme journalière de 6 francs. Ce montant ne sera toutefois perçu qu'après le premier paiement d'une allocation sociale, obtenue au bureau de chômage, sur base d'une carte qui leur est attribuée. Albert Jousten a déjà emprunté cette filière et il a ses apaisements de ce côté.

Dès lors je me procure également une carte de chômage et je me présente chaque matin devant les guichets de ce bureau en tant que demandeur d'emploi.

Notre escale dans cette ville sera trop brève pour que j'arrive à la date d'un premier paiement, mais j'envisage de garder cette carte de chômeur officiel comme un précieux souvenir !

Du mardi 14 mai au vendredi 17 mai 1940 Nieuport

Ces quelques jours passent si vite que la notion du temps est fugitive.

En ville, rien de spécial n'est à signaler et la tranquillité relative qui y règne n'est interrompue, occasionnellement, que par une alerte aérienne, parfois, pendant la nuit. Cela mis à part, très peu de choses font penser à la guerre.

Sitôt hors de la ville cependant, et plus précisément sur la nationale qui conduit d'Ostende à la frontière française, des colonnes de réfugiés cheminent lentement.

Suivant les instructions de la R.T.T. [NDLR Laurent: Régie des Télégrammes et Téléphone, équivalent des P.T.T en France], ma femme et Madame Fagnoul se présentent au bureau des Téléphones, mais ceux-ci sont occupés et utilisés par l'armée française qui ne sait leur donner, bien évidemment, ni des renseignements ni des instructions quelconques.

Sur ce, ma femme se présente à l'administration des Postes, car ce genre de travail ne lui est pas inconnu. Le percepteur lui demande de se représenter vers 16 h 00 et il lui donne alors du travail jusqu'à 18 h 00. Le lendemain, même scénario, mais un inspecteur qui est présent ce jour-là, lui signifie que son travail est superflu, vu qu'il ne sera pas rétribué, et que celui-ci, d'ailleurs peu important, ne justifie pas l'occupation d'une personne supplémentaire.

Le jeudi 16 mai nous sommes contactés par Madame Frères de Saint-Vith qui nous demande d'héberger une jeune fille de Weckerat, étant donné que nous avons encore de la place disponible.

C'est la fille de Monsieur Johann Nikolaus Hoffmann. Elle a environ 25 ans. Elle était en service chez des particuliers de Bruxelles qui viennent de partir en voiture pour la France. Ne désirant pas accompagner ses patrons, elle est restée à Nieuport. Elle est déjà fort malade quand elle nous est amenée et elle nous dit souffrir d'une angine.



Bullange 1940 - Fifine, Marcel et Yvonne

Madame Ochs, qui connaît cette affection, signale qu'il n'est pas prudent pour les enfants qu'elle reste ici et elle souligne que ce dont elle a surtout besoin, c'est de dormir dans un lit bien chaud. La jeune fille le reconnaît et elle me demande de bien vouloir veiller sur sa personne.

Elle m'accompagne donc à l'Hôtel de Ville et l'on me recommande un hôpital où elle pourra se faire examiner par un médecin. À l'accueil de celui-ci, le portier, mis au courant de la raison de notre présence, nous conduit dans une salle d'attente où, après un quart d'heure, un médecin vient l'ausculter. Incidemment, il s'agit du Docteur Biermans de Saint-Vith qui fait cette visite et qui lui prescrit des médicaments adéquats.

Dans une pharmacie assez proche, nous sommes délestés de 20 francs pour les produits délivrés, qui ne se composent en réalité que d'une mixture pour gargariser et d'aspirines !

Il me reste maintenant à lui trouver un endroit convenable pour dormir et nous retournons à la Maison communale où je rencontre le Premier Échevin, mon propriétaire, qui est aussitôt informé de cette nouvelle situation et qui me remet une recommandation, à présenter dans un couvent des environs, pour obtenir un hébergement pour une nuit.

Malheureusement, la Mère Supérieure regrette de n'avoir plus rien de libre et nous avise d'un autre prieuré situé, pareillement à nous, dans la rue des Récollets. Elle insiste pour que, lors de notre arrivée, nous fassions état de son appui.

Peu coutumier de la langue française, ni de la flamande, je lui demande d'avoir la gentillesse de rédiger cette remarque sur le verso de l'attestation communale que je possède, et elle s'exécute aussitôt.

Dans ce second couvent, la Sœur du service d'accueil nous signale que chez eux aussi tout est complet, mais, à peine ai-je attiré son attention sur les mots écrits par la Mère Supérieure, qu'un prodige se produit et que la jeune fille peut entrer !

Mademoiselle Hoffmann souhaite encore que je lui apporte ses effets qu'elle a laissés chez Frères. Je m'exécute et, en la quittant, je promets de lui rendre visite dans les prochains jours, car elle ne sait à qui

elle pourrait vraiment s'adresser ! Je lui conseille de ne pas quitter la maison avant son rétablissement complet ni encore de se lever avant d'être en meilleure forme.

Le lendemain, je la salue par l'intermédiaire d'une certaine Madame Wansart de Saint-Vith qui prend ses repas au couvent et, quand je revois cette dernière le jour suivant, elle m'apprend que la jeune fille reste alitée, gravement malade.

Samedi 18 mai 1940, Nieuport frontière française : 10 kilomètres.

Pareillement aux jours précédents, je me présente au bureau de chômage et là, une seule phrase est transmise de bouche à oreilles : il faut être présent à 11 h 00 à la Maison communale. J'y suis évidemment à l'heure prescrite.

On nous y annonce que la situation générale n'est pas des meilleures et, pour qui le désire, un document officiel peut être obtenu qui autorise le passage de la frontière française.

Pour me décider je ne réfléchis pas longtemps, car j'y vois la possibilité de réaliser un désir secret qui me tient à cœur depuis peu, mais dont j'ai déjà informé mon entourage : investir le Midi de la France, pays des figues, de façon délibérée et sans tambour ni trompette !

Des rumeurs circulent colportant qu'un train spécial pourrait nous y emmener au départ d'Adinkerke. L'appareillage des intéressés est prévu à l'Hôtel de Ville à 13 h 00 sonnantes ! Je retourne au logis pour commenter ces dernières nouvelles. Elles ne sont pourtant accueillies qu'avec un léger pincement de cœur.

Pendant la préparation du repas, je pars à la recherche d'un quelconque moyen de transport pour les bagages et découvre dans un magasin, pour 50 francs, une voiture/caisse à savon d'enfant que j'emporte après en avoir réglé le montant de la vente.

Sitôt le repas achevé, j'y entasse les valises qui contiennent toutes nos cliques et nos claques et, peu avant 13 h 00, nous sommes en attente sur la place communale.

La famille Ochs aussi a emballé son barda, mais j'estime que leurs bagages sont beaucoup trop lourds pour cette randonnée pédestre. Néanmoins, ils se joignent à nous pour prendre ensemble, via La Panne, la direction d'Adinkerke où nous espérons être embarqués dans le train spécial.

Pendant le trajet, je parviens encore à acheter une vieille voiture d'enfant pour véhiculer les bagages de la famille Ochs qui ne peut vraiment pas suivre avec son chargement.

Peu avant La Panne, nous entendons soudainement des salves, relativement proches, de mitrailleuses aériennes et nous nous abritons aussitôt dans une maison au bord de la route, jusqu'à ce que le combat se soit un peu éloigné, et qu'il puisse être observé sans trop de danger.

Subitement, un avion en flammes tombe à la verticale et nous remarquons le pilote qui saute en parachute et qui descend mollement vers la terre, à environ un kilomètre de notre lieu.

Le ciel s'anime de plus en plus jusqu'à en devenir encombré, maintes fois encore avant d'atteindre La Panne, nous devons nous mettre à l'abri d'habitations, la plupart du temps, pour éviter les éclats de la D. C. A.

À l'abord de la petite cité côtière, le trafic urbain est tellement dense qu'il ne faut pas se faire d'illusions sur ce qu'en sera la traversée.

En effet, après une heure d'évolutions et de bousculades pour nous frayer un passage le long des demeures, nous avons progressé d'un kilomètre !

En dehors de la ville, la situation n'est guère meilleure : la chaussée est submergée de véhicules, de soldats, de piétons avec ou sans bagages, avec voitures d'enfant ou brouettes, etc. Ce n'est pas sans peine que nous arrivons en fin de parcours à la gare d'Adinkerke où il n'y a, avec certitude, aucune trace d'un quelconque train spécifique, présent ou à venir !

Par ailleurs, je ne vois pas comment il pourrait circuler : les quais et même la voie ferrée sont bondés de gens qui, tous, attendent ce train hypothétique.

Un employé de la S.N.C.B. me confirme que le train ne roulera pas, mais que, peut-être à Dunkerque, nous pourrions avoir plus d'opportunité.

Sans beaucoup d'ambiguïtés, je vois qu'il est parfaitement inutile que nous restions ici et que nous devons tenter de rejoindre cette ville de Dunkerque avec l'espoir de l'atteindre encore aujourd'hui.

Néanmoins, plus nous approchons de la frontière, plus grande est la cohue des gens.

À la sortie d'Adinkerke, un pont de fortune étroit, juste assez large pour le passage d'un véhicule, enjambe un canal, et le flot de piétons qui veulent le contourner s'étire bien au-delà, le long de la voie d'eau.

Nous entrons, nous aussi, dans cette procession, mais, après 500 mètres, il devient évident pour moi qu'aucun autre franchissement n'est prévu.

Il n'y a qu'une seule alternative, celle de revenir en arrière vers le pont.

Là, pour parvenir de l'autre côté de l'ouvrage, nous nous intercalons résolument devant une voiture, mais, une fois insérés dans ce mouvement, il faut aller de l'avant et personne au monde ne pourrait plus nous en extraire !

Après notre saut, nous attendons que la famille Ochs réussisse aussi la traversée. Nous nous asseyons dans le fossé pour reprendre un peu haleine et quelques forces car, chemin faisant, le temps s'est écoulé jusqu'à 18 h 00.

Après ce répit, nous n'avons plus aucune tranquillité, car l'envie nous reprend de vouloir absolument atteindre Dunkerque, ce soir même encore, si possible.

Dès lors, nous réintégrons le flot des réfugiés sur une chaussée archicomble : la partie carrossable doit rester libre pour les véhicules, puis viennent les vélos et autres moyens de locomotion, ensuite les piétons, hommes, femmes, enfants et vieillards, tous mélangés les uns avec les autres, dans le plus grand chaos, et tous, pour échapper à la guerre qui se rapproche !

À 20 h 10, nous approchons de la frontière française. Lorsque nous en sommes encore éloignés de 200 mètres, il y a brusquement un embouteillage, et le cortège se bloque : la frontière a été officiellement fermée à 20 h 00 !

Toutes les autos sont arrêtées pare-chocs contre pare-chocs ; pareillement pour les vélos, et, devant nous, plus de 500 personnes.

Derrière nous, des milliers et encore des milliers de gens qui attendent présentement que le passage frontalier soit de nouveau autorisé.

À gauche et à droite de la route, toutes les voies secondaires sont bloquées par un réseau dense d'imposantes haies de fils barbelés.

Il n'y a pas de localité en vue, si ce n'est une vingtaine de maisons proches de nous, ressemblant à une petite cité ouvrière, quasiment toutes sans carreaux aux fenêtres, plus étables que gîtes, sans aucun mobilier ni paille.

Je les visionne les unes après les autres et finis par en découvrir une, avec un petit jardin, qui est habitée.

Le patron, qui monte la garde devant la porte du jardin, affiche une mine patibulaire qui ne doit rien avoir de commun avec le faciès supposé du bon samaritain. Il empêche l'accès des lieux et écarte toute demande d'hébergement des personnes qui le sollicitent.

Moi aussi je me glisse jusqu'à lui et lui susurre dans le creux de l'oreille que je paierai 100 francs la disponibilité d'une chambre avec de la paille pour y dormir.

Il se tourne aussitôt vers moi et me demande si je paye comptant.

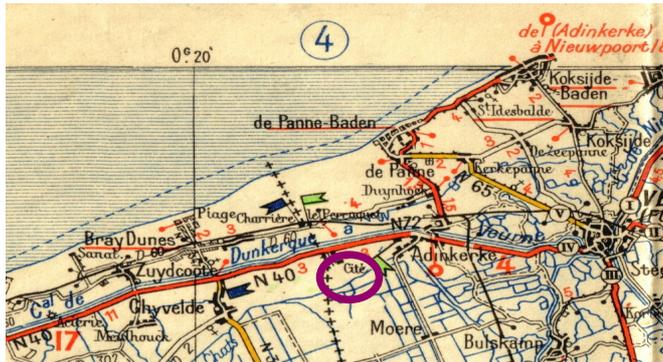
Ma réponse affirmative ouvre la porte du jardin et déverrouille la porte d'entrée de la maison, mais qui est, ipso facto, re-bloquée après mon passage.

À l'intérieur, je découvre sa femme qui me paraît être une affable et accueillante créature. Après lui avoir remis l'argent, je peux aller chercher les autres personnes qui m'accompagnent. Dès que toutes sont à l'intérieur de l'habitation la porte est refermée à double tour.

On nous désigne une chambre avec un lit que nous réservons à Fifine et Yvonne. Quant à l'autre pièce, adjacente et recouverte de paille, elle nous servira de dortoir commun.

Durant cet intermède, la maîtresse a préparé du café et, après un repas sommaire, nous allons nous étendre pour la nuit.

Au-dehors, les autres réfugiés, à commencer par les vieillards jusqu'aux nourrissons, s'enveloppent dans des couvertures et se couchent dans les fossés pour dormir un tant soit peu.



Endroit où nous passons la nuit du 18 au 19 mai

Dimanche 19 mai 1940, Frontière française Capelle – Ardres : 60 kilomètres

Après une nuit reposante quoique agitée, nous sommes réveillés, dès potron-minet, par le tumulte de la foule en attente à l'extérieur et qui ne peut plus dormir dans cette aurore froide.

Pendant notre sommeil, nous avons aussi été dérangés par des raids d'avions dont le bruit des bombes lâchées se propage aisément dans ce plat pays.

Pour la majorité d'entre nous, ce sont les premières explosions de bombes qu'ils entendent, mais, bien qu'éloignées de 10 à 20 kilomètres, elles sont cependant dans la direction de Dunkerque !

Vers 06 h 00, nous délaissions notre cantonnement, parce que la frontière doit s'ouvrir à 07 h 00 et nous voulons être parmi les premiers à en bénéficier.

La généreuse ménagère nous a dès maintenant concocté du café et cela nous ravigote avant d'aborder l'étape suivante.

À 07 h 00, la frontière est effectivement traversable et nous sommes dans le premier millier de passagers à la franchir.

La veille, il y avait déjà pas mal de monde qui attendait sur la route, mais, aujourd'hui, il n'y a plus guère de similitude tant la foule s'est compactée : il n'est pas possible de passer d'un côté de la chaussée à l'autre !

Environ 2 kilomètres devant Dunkerque, Yvonne s'est accrochée, de fatigue, au bras de Madame Ochs, et elles marchent devant nous quand, soudainement, nous les perdons de vue.

À mon avis, à deux, elles ont ralenti quand elles n'ont plus pu suivre notre allure et nous les avons dépassées sans nous en rendre compte.

Fifine, par contre, pense qu'elles sont devant nous, car nous les aurions remarquées.

En fin de compte, il faut les rechercher, et je me pousse en avant à travers la cohue jusqu'à peu près un kilomètre de là, où il y a un petit pont.

Ne les ayant pas aperçues, je fais demi-tour, et je vérifie une seconde fois tous les passants jusqu'à ce que je revienne à ma femme, Fifine et Marcel.

Je leur signale que je n'ai rien trouvé et que je vais maintenant explorer les gens qui nous suivent.

À contre courant, cette fois, je m'insinue dans le flux et, après cinq minutes, j'achoppe sur la famille Ochs, avec Yvonne, je reprends le chemin avec eux.

Madame Ochs, étant donné la tension nerveuse, avait eu un moment de défaillance, elle s'était assise quelques instants sur le bord du fossé et c'est ainsi qu'elle avait pris du retard.

Ceci reflète bien le tohu-bohu qui règne dans la foule : lors de son malaise, nous sommes passés à moins de 2 mètres, sans les voir, eux, pareillement, ne nous ont pas aperçus !

Avant de les quitter, j'avais, plus que jamais, exhorté ma femme et Fifine de ne pas dépasser le petit pont, que j'avais atteint tout à l'heure, et de m'y attendre le temps qu'il faudrait, même la nuit tombée : sous aucun prétexte, elles ne pouvaient aller plus loin !

C'est donc là que nous nous sommes tous retrouvés heureux et comblés !



Le pont des retrouvailles

Au pont, les randonneurs à vélo sont déviés par une passerelle secondaire, tandis que les piétons peuvent continuer sur la chaussée avec les voitures.

Une conséquence bénéfique est que le trafic pedestre s'en trouve réduit de 30 % et nous sommes ravis de pouvoir adopter une cadence un peu plus soutenue, car, elle n'avait pas été réalisable sur la route des réfugiés, chacun de ceux-ci étant tributaire de ses voisins.

Les cyclistes sont également aux anges de pouvoir maintenant faire usage de leur engin ce qui, depuis La Panne, leur avait été pratiquement impossible.

Nous approchons doucement mais sûrement de Dunkerque et la circulation redevient progressivement toujours plus dense.

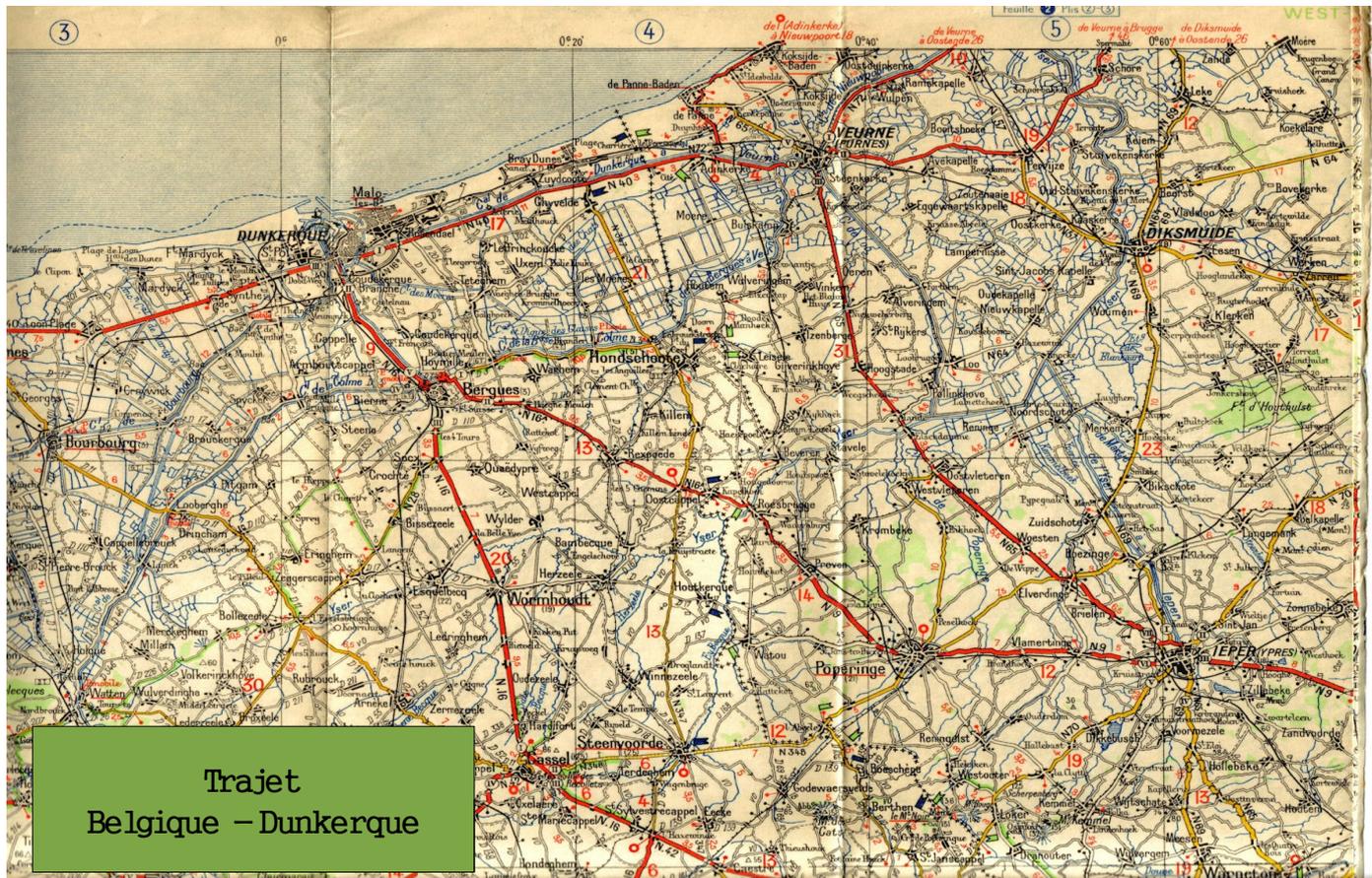
Bien avant d'atteindre la ville, des trous de bombe, qui datent des attaques d'hier soir, parsèment le paysage

de chaque côté de la route et plusieurs maisons ont été touchées.

Dans la localité elle-même, la vague des émigrés retrouve sa compacité de la veille. Avec nos bagages, nous devons nous frayer durement un passage sur les trottoirs pour arriver, le plus tôt possible, à la gare où ce mémorable train spécial doit assurément s'impatier.

De plus, je dois à la vérité de dire que les trains spéciaux ont entre-temps fortement dégringolé dans mon estime.

Je décide donc de tenter notre chance avec les autocars et, encore dans la localité, nous bifurquons vers la gauche, alors que tout le flux des autres personnes prend la direction de Calais.



Pour y parvenir il faut encore une fois franchir un pont par lequel toutefois un courant de réfugiés vient en sens inverse ! Nous inquiétant de leur but, nous apprenons qu'ils continuent sereinement leur déplacement à pied, car plus aucun train ne circule. De ce train spécial donc, nous aussi, nous devons faire notre deuil !

Dans un petit café proche, fort encombré de gens, nous parvenons à trouver place et à commander des boissons pour nous regonfler un peu avant de reprendre le collier habituel.

Nous en profitons aussi pour glaner tous les renseignements qui peuvent nous être utiles et c'est ainsi qu'il nous est signalé qu'un camp pour ressortissants belges aurait été aménagé à Capelle-la-Grande, soit à 4 ou 5 kilomètres d'ici. Nous pourrions éventuellement y recevoir des soins, de la nourriture, et, de là, les gens seraient évacués en autocars vers l'intérieur du pays.

Nous apprenons aussi que des trains spéciaux pour réfugiés seraient mis à disposition à Calais, mais la ville, éloignée d'une quarantaine de kilomètres, n'est plus à notre portée pour aujourd'hui.

De plus, la voie vers Calais me semble également beaucoup plus dangereuse, car, encombrée pour moitié de militaires, elle pourrait, en cas d'attaque aérienne, être l'objet de combats et c'est une éventualité qui n'est pas à dédaigner.

Nous sommes quasiment les seuls à nous aiguiller dans la direction décidée et ce n'est pas vraiment apprécié par la famille Ochs qui, au vu de la majorité des autres gens, conteste le bien-fondé de ce choix.

Pendant que nous sommes toujours en agglomération, je me renseigne, par trois fois encore, et les réponses se recourent toutes : nous sommes bien dans la direction de Capelle-la-Grande où il devrait se trouver un camp de réfugiés.

Le moral raffermi, nous sortons de la ville en longeant un canal dans lequel une multitude de bateaux de pêche sont amarrés. Tant que la chaussée est bordée de maisons ou de bâtiments industriels elle est parsemée d'éclats de vitrages.



Pendant toute la journée nous avons déambulé avec armes et bagages sous un soleil de plomb et c'est, épuisés, que nous arrivons vers 15 h 00 au camp où de nombreuses autres personnes attendent un transport prochain.

Renseignements pris à la Direction du lieu, le dernier convoi de réfugiés belges a quitté le cantonnement ce matin même, il n'y a pas d'autres transports prévus par autocars. Chacun doit se débrouiller seul pour continuer son périple.

Le camp est aménagé dans une grande école et le sol en a été recouvert de paille. Il y a suffisamment de pain, de fromage, de confiture, mais néanmoins que de l'eau pour seule boisson. C'est la raison pour laquelle Fifine s'adresse à des voisins proches pour préparer du café que nous avons emporté.

Nous nous rendons momentanément la vie un rien plus agréable en nous installant dans une des salles aménagées : la chaleur torride qui ne nous a pas lâchés dans la journée nous a vraiment harassés. Depuis la frontière jusqu'ici je pense qu'il n'y a pourtant que 18 kilomètres environ.

Tout à coup, ma femme dit ressentir un malaise, et, aussitôt, ses forces déclinent.

Je cours à la Direction du cantonnement avec l'espoir d'en ramener un médecin, mais malheureusement, ce n'est pas le cas. Par contre, on m'explique que le camp pour les réfugiés belges a été maintenant installé à Ardres à une quarantaine de kilomètres d'ici.

Je ne tiens plus en place et je vais vers le village, qui est éloigné d'une dizaine de minutes, à la recherche

d'un véhicule qui pourrait nous conduire à Ardres aujourd'hui encore.

Après de patientes prospections, je dégotte enfin une petite camionnette de livreur qui peut charger, au plus, une tonne de marchandises.

Avec le concours de sa belle-mère, je parviens à persuader le chauffeur de faire ce déplacement pour un prix établi à 350 francs, payables d'avance.

Ce n'est que grâce aux instances de cette mère âgée, qui s'est apitoyée sur notre sort, que nous avons la chance d'être transportés.

Je retourne avec l'homme et son véhicule au quartier où, pendant mon éloignement, d'autres connaissances ont rejoint ce gîte, notamment les frères Margreve de Waimes et la famille Fagnoul complète avec les enfants.

Tous désirent se joindre à notre équipée, mais ce n'est pas possible, étant donné qu'il y a à peine place pour nous.

Dans ce cantonnement que nous allons bientôt délaisser, j'ai vu arriver des parents accompagnés de leurs enfants, approximativement 8, 12 et 14 ans dont l'aîné, un garçon, avait une jambe plâtrée et le père, un homme fort et vigoureux, le portait dans ses bras pendant tout le trajet. Il faut l'avoir vu pour le croire !

Après avoir chargé la fourgonnette, dans laquelle nous sommes encaqués comme des harengs dans leur tonneau, nous démarrons en direction de Bourbourg, en suivant un canal.

Jusqu'à cette petite ville nous ne cessons de dépasser des réfugiés, parmi lesquels je redécouvre une nouvelle fois Monsieur Albert Jousten et ses connaissances de Saint-Vith. Il ne répond toutefois qu'avec retard à mes salutations.

Nous continuons notre route et, après la traversée d'Audruicq, nous accostons vers 20 h 00 à Ardres, sans autres encombres mémorables.

Nous étions déjà arrivés à Capellen accablés par la chaleur et éreintés par notre marche harassante, mais c'est finalement exténués et courbatus par notre agencement dans la camionnette, que nous débarquons ici.

Nous ne pouvons rester debout qu'avec peine, et encore moins, marcher !

Personnellement je suis monté le dernier dans la fourgonnette et je me suis évidemment contenté de la place restante : ainsi j'ai dû faire tout le trajet accroupi avec la tête infléchie !

Ardres ressemble à une petite ville de chef-lieu de moyenne importance, mais séculaire, au vu des divers types de bâtiments d'une grande place où nous avons été débarqués.

Celle-ci est garnie de vieux tilleuls immenses, ainsi que de grands baraquements qui ont hébergé jusqu'à ce matin même les réfugiés de passage, mais qui, entre-temps, ont été réquisitionnés par l'armée anglaise !

Ceci annihile une fois encore l'espérance que nous avions d'être logés dans un confortable et bel établissement !

Il s'agit donc à présent de trouver un toit pour la nuit et, dans ce but, je me rends à la mairie qui, immanquablement, est fermée à cette heure-ci.

Il ne me reste que le porte-à-porte pour quémander un abri. Après plus d'une heure de sollicitations diverses, je trouve une étable fraîchement recouverte de paille et qui pourrait nous héberger ce soir.

En retournant vers la place du marché pour y venir chercher mes attachés, je rencontre ma femme qui s'inquiète de savoir si j'ai, dès à présent, trouvé un hébergement.

Après lui avoir expliqué ce que j'ai découvert, elle me dit avoir été contactée par une femme qui lui a posé la même question de l'hébergement et qui, dans la négative, pourrait nous accueillir chez elle où de la place est encore disponible.

Quand nous revenons dans notre groupe sur la place, la femme est encore là, et nous convenons de la suivre. Elle nous laisse une bonne impression et ne fait pas l'effet de rouler sur l'or.

Elle nous conduit par plusieurs rues jusqu'à sa demeure, une mignonne petite maison qu'elle habite avec son mari et qu'elle partage avec sa belle-fille et ses quatre enfants.

Démunie, mais propre, elle fait ce qu'elle peut pour nous être charitable et, dans la foulée, elle nous

prépare directement du café pour accompagner son propre pain qu'elle nous enjoint de manger.

Elle charge un de ses petits enfants d'apporter une bouteille d'eau de vie qu'elle place sur la table près du café et, dès la première tasse bue, elle nous en sert une deuxième. Elle ne la remplit pourtant qu'à moitié et la complète presque à ras bord avec l'eau de vie : c'est la coutume dans le coin, ce que nous ignorons. Cette brave femme a réellement pitié de nous et elle nous explique qu'elle préfère de loin partager cette coutume avec des étrangers que d'être elle-même une évacuée.

Elle continue et précise que pendant la guerre de 1914-1918, elle aussi a dû s'enfuir et prendre ses deux petits enfants en charge sur les routes : elle sait ce que c'est !

Après notre restauration, notre asile est déjà aménagé : elle prépare un lit à la disposition de Fifine et Yvonne, tandis que pour les autres, elle aménage sur le sol des couches sur des traversins.

Vers 22 h 00, nous sommes étendus d'à peine une petite demi-heure, que la maîtresse de maison vient nous appeler pour nous dire que le repas est prêt, car, pendant ce temps, elle a encore été chercher un complément de viande chez le boucher et nous l'a rôti.

Nous la remercions très chaleureusement et protestons gentiment, car nous avouons avoir mangé tout à l'heure de si bon appétit que nous n'avons vraiment plus faim.

Nous sommes heureux de dormir parce que la journée, surtout éprouvante nerveusement, a aussi singulièrement requis des efforts physiques de notre part.

Je m'en voudrais de ne pas citer ici le nom de cette très brave dame : Madame Bomblet-Imbert, rue Maréchal Foch, à Ardres dans le Pas de Calais.

Nos meilleurs vœux l'accompagnent dans l'avenir !

Lundi 20 mai 1940, Ardres

Vers 07 h 00, nous sortons de nos couches, après que la nuit se soit déroulée dans le calme, hormis des bombardements assez lointains et quand nous descendons le café nous attend déjà sur la table.

Madame Bomblet nous signale qu'un chemin de fer vicinal relie Ardres à Calais et qu'un train est prévu pour aujourd'hui.

Dès le petit-déjeuner pris, je me rends à la gare, où les gens qui attendent m'avertissent que la délivrance de tickets ne se fait que sur présentation d'une attestation du maire.

De là, je vais illico à la Mairie où d'autres personnes attendent pareillement. Un peu plus tard, le garde-champêtre nous annonce que les coupons de voyage sont maintenant distribués sans autre autorisation et que le départ aura lieu vers 11 h 00.

Je retourne à la maison et demande à mes compagnons de se préparer pour être à la gare vers 10 h 30. Moi-même j'y retourne de ce pas pour être

dans les premiers au comptoir à me procurer les billets de voyage.

À la station, les gens arrivent sans discontinuer et la cohue devient insensée, car, vers 10 h 00, la file des personnes en attente s'étire jusque sur la route.

À 10 h 30, mes coéquipiers sont là et, comme je ne veux pas perdre ma place dans la file du guichet où seules les devises françaises ont cours, j'envoie ma femme dans un magasin pour changer 500 francs belges en leur contre-valeur.

Quand elle est de retour, la billetterie nous est refermée au nez parce que l'autorisation de vente des tickets a été limitée à 300 pièces !

Le train suivant doit théoriquement prendre le départ vers 17 h 00 et, comme je suis maintenant arrivé en sixième position dans la file d'attente, je ne veux pas perdre cet avantage.

J'imagine donc l'organisation suivante : je dis à ma femme de rejoindre Fifine et les autres qui se trouvent déjà sur le quai accompagnés de Madame Bomblet et de retourner au domicile dès le départ de ce train devenu présentement inaccessible. Je resterai dans la file jusqu'à la prochaine distribution de billets et Monsieur Ochs viendra me relever dès qu'ils auront pris leur repas de midi !

Il y a tant de monde dans la salle qu'il est impossible de pivoter sans peine. La personne devant moi parvient cependant à se tourner partiellement, sans doute, pour regarder où est située sa femme qui attend dehors. Je lui trouve une figure connue et, après avoir décliné mon identité, j'obtiens confirmation qu'il est effectivement Monsieur Bissot, commissaire de police à Saint-Vith. Il me demande, au cas où je suis décidé à attendre, de bien vouloir, si cela est possible, prendre la réservation de deux places supplémentaires.

Je le lui promets d'autant plus volontiers que, de cette manière, je me trouve au cinquième rang des personnes en attente et je lui certifie, de plus, car tous les voyageurs veulent persévérer et tenir le coup jusqu'au prochain train, que je ne quitterai pas ma place pour un empire !

Vers 13 h 00, Monsieur Ochs, qui a mangé, vient me remplacer et ceci me permet d'aller me restaurer aussi. Comme il ne parle pas le français, vers 14 h 00, je le fais relever dans la file par ma femme.

Pendant ce temps, j'essaie de voir s'il n'y a pas d'autre possibilité pour nous de continuer notre route. J'apprends ainsi que la voisine des Bomblet peut nous conduire demain, en voiture à Caffier, dans l'axe Calais-Boulogne.

Je retourne à la gare pour en faire part à ma femme qui me signale qu'un employé de service a déjà annoncé, par deux fois, qu'il n'y a plus d'autre train de prévu. Cette information paraît tellement peu plausible à tout ce monde que tous continuent à attendre, mais, après une demi-heure, cet employé revient pour donner encore la même information.

Toutes réflexions faites, nous rentrons à l'habitation et nous y passons le reste de la journée, car la voisine a formellement promis à notre hôtesse et à moi-même, qu'elle nous emmènerait le lendemain matin à 05 h 00.

Madame Bomblet nous raconte encore deux événements tragiques qui ont eu lieu la nuit dernière à Ardres : de désespoir un homme âgé aurait égorgé sa femme avec une lame de rasoir avant de se suicider et, à un autre endroit, le décès d'une jeune femme laisse son mari, seul, avec ses quatre petits enfants.

Vers 22 h 00, alors que nous sommes déjà couchés, quelqu'un tape sur la porte et est porteur d'un renseignement pour nous.

Une dame vient nous aviser qu'il ne sera pas possible à la voisine de nous conduire, comme prévu, le lendemain à Caffier car elle-même envisage de fuir ce matin-là.

Ainsi le seul moyen de locomotion qu'il nous restera pour demain est, une fois encore, le « Pédibus cum jambis ».



Photo: <http://www.ecpad.fr>

Mardi 21 mai 1940, Ardres – Landrethun : 20 kilomètres

Vers 07 h 00, nous nous levons et organisons notre nouvelle partance, mais, avant le départ de la maison, je vais encore sur la Place du Marché à l'affût des dernières nouvelles possibles.

À la Mairie, un affichage placardé recommande aux réfugiés de rejoindre Boulogne, en passant par Licques.

J'y rencontre une fois de plus Monsieur Albert Jousten et ses camarades de Saint-Vith arrivés la veille au soir et qui attendent que la famille Frères les rejoigne.

Je les quitte pour retrouver les miens et je leur dis que nous ne prendrons pas la voie conseillée, mais celle passant par Guines, qui est largement moins prisee des marcheurs et de ce fait, beaucoup moins dangereuse.

Nous prenons congé de la famille Bomblet avec de très chaleureux mercis, spécialement à notre bienfaitrice pour qui nous formulons les meilleurs souhaits dans l'avenir.

Dans la petite ville, nous bifurquons vers la droite, alors que des centaines de piétons prennent la route directe vers Boulogne, par la gauche.

Sur notre route en bon état, les promeneurs sont plutôt rares, et nous pouvons observer des choses inconnues dans notre propre région : par cette belle matinée ensoleillée de printemps, les coucous dans les arbres sont aussi nombreux que, chez nous, les pies et les corneilles ! Jusqu'à moins de 50 mètres de distance, ils restent immobiles dans les branchages des arbres et chantent à plein gosier, sans aucunement se laisser déranger par les randonneurs.

Plus nous nous engageons dans le Pas-de-Calais, plus le pays devient vallonné, et, après avoir vagabondé environ 5 kilomètres, nous faisons une halte près d'une petite gargote pour éteindre notre soif avec de l'eau bien fraîche, dispensée par une pompe accolée au bord de la chaussée.

Pendant ce petit arrêt nous voyons passer, dans le même sens que nous, une colonne de soldats belges.

Peu avant midi nous entrons dans un premier village qui s'étire tout en longueur : il s'agit de Guines, où nous décidons de nous reposer une heure.

Dans une auberge au bord de la route nous commandons des tasses de café et, au moment de pénétrer dans le local, nous sommes littéralement enveloppés par un bruit assourdissant : six avions de chasse allemands passent dans un vrillisement infernal à une cinquantaine de mètres au-dessus de nos têtes sans tenter quoi que ce soit !

Sur la route il y a aussi d'autres gens que l'on entend encore crier et pleurer, bien que les avions soient maintenant déjà éloignés de plusieurs kilomètres !

Par la fenêtre nous remarquons un grand remue-ménage dans le village et le tenancier est, lui aussi, tout agité. Sitôt les boissons servies par la patronne, nous mangeons un peu, de quoi calmer notre estomac qui entre-temps s'est dégarni.

Jusqu'à présent nous sommes les seuls clients du lieu, quand la porte s'ouvre pour un civil et un soldat français qui se commandent quelque chose à boire.

À peine le patron a-t-il servi ses hôtes, que la porte s'ouvre à nouveau, mais avec une telle violence que, si elle avait été vitrée, la glace aurait risqué de se briser !

Elle livre passage à une femme que j'imagine être la douce moitié du civil.

Un poste de radio, diffusant à la pleine puissance de ses hauts parleurs, fait déjà beaucoup de bruit, mais ce ne serait là que les murmures du concert qu'il nous est donné d'entendre maintenant.

De ma vie je n'ai pas encore rencontré une aussi vipérine mégère : elle se tient devant son mari qui est assis sur une chaise et elle l'invective copieusement en

postillonnant abondamment à 20 centimètres de sa figure !

Il doit s'agir d'un dialecte du terroir dont je ne peux pas saisir toutes les nuances, si ce n'est le genre : « Tu es ici à te saouler la gueule pendant que moi je suis seule à la maison avec mes enfants, et nous n'avons rien à bouffer... ! »

Je la vois aussi, à de multiples reprises, tout en vomissant ses injures, heurter le visage de l'homme avec ses poings, pendant que lui reste impassible, ne bronche pas et n'essaie même pas de répondre.

Je ne conçois d'ailleurs pas comment, il serait parvenu à prendre la parole, pour placer un mot !

Ce petit jeu dure une dizaine de minutes ; après quoi, les deux compères vident leur verre et tous trois quittent l'établissement.

Après nous être nourris, nous prenons nos dispositions pour la continuation du voyage. Je m'enquiers d'un moyen de locomotion et un espoir se dessine : dans un garage une femme, qui nous dit être seule à la maison car son mari est incorporé, dispose d'une voiture ainsi que d'un chauffeur, mais pas de carburant.

On lui a rapporté qu'à la Mairie il était possible d'obtenir des bons pour de l'essence. Je m'y présente et, après de nombreuses recherches et attentes, quand la bonne porte est trouvée, c'est pour m'entendre dire qu'il n'y en a plus de disponible.

En fait je ne suis parvenu à rien si ce n'est, au contraire, à la perte d'une heure supplémentaire dans notre trajet.

Plus loin, nous apercevons encore un camion dans la cour d'un moulin, mais ici aussi c'est en vain que nous demandons pour le louer.



Photo: <http://www.ladepeche.fr>

C'est donc à pied et sous une chaleur harassante que nous devons continuer notre randonnée vers le village de Caffiers et sa gare que nous nous sommes assignée comme but final, car elle se situe sur le trajet Boulogne-Paris.

Nous y arrivons. Elle nous paraît morte et abandonnée, sauf par un préposé et divers wagons sur rails, dont une partie est cependant des wagons-citernes qui ne pourraient pas nous véhiculer.

Nous nous remettons en route, attirés par une petite colline, et nous arrivons encore de bonne heure à Landrethun-le-Nord.

Dans la première métairie rencontrée, nous demandons au fermier un gîte pour la nuit et celui-ci nous expédie vers les étables : nous pouvons décider nous-mêmes si nous voulons nous y installer.

Nous ne sommes pas allés examiner les étables, mais, considérant l'antipathie du métayer et de sa femme, cela nous suffit largement pour le remercier de son offre et pour continuer notre chemin.

Après plusieurs tentatives vaines pour dénicher un abri le long de la route, car les réfugiés sont arrivés nombreux dans la journée, je cherche à voir le maire dans l'espoir de trouver asile dans l'école inoccupée.

Je lui fais part de mes désirs, mais il me rétorque assez brièvement qu'il ne peut mettre l'école à notre disposition. Il m'envoie vers une ferme gardée par un vieil homme malade, où les étables et les granges sont libres et auraient déjà abrité de nombreuses personnes.

Nous nous empressons d'y aller et trouvons les lieux tels que décrits par le maire : les fenils et les étables ne sont pas si mal, bien que sans éclairage, celui-ci étant dispensé par la porte qui reste ouverte.

Il y a suffisamment de paille, les étables nous garantissent la protection contre les éclats et nous sommes les premiers demandeurs de ce jour pour le cantonnement : en conséquence, nous choisissons les meilleures places !

Dans le voisinage, Fifine démarre sa recherche d'eau chaude pour le café et trouve pour cela une dame bienveillante dans la troisième maison qu'elle aborde.

Avant que la nuit ne tombe, nous sommes effrayés par des déflagrations de canons, qui sont à proximité, et qui tirent contre des avions allemands.

Après nous être alimentés légèrement et l'arrivée de l'obscurité aidant, nous nous allongeons pour un hypothétique repos, pendant que d'autres réfugiés prennent place aussi.

Ma supposition antérieure que les grosses murailles de cette mesure, avec toute cette paille, peuvent aussi abriter des rats a été vite confirmée par des bruissements, exprimés peu après, dans l'assise de paille.

Je me lève pour éclairer notre emplacement et découvre une vie fort active parmi l'amas de boîtes de conserves vides éparpillées. Je soulève un journal déposé sur la couche et aussitôt un rat s'en échappe. Je peux encore juste l'apercevoir au moment où il disparaît dans un trou tout près de mon pied.

Tout effrayé, je sursaute brusquement, les femmes le remarquent et me demandent de quoi il s'agit.

Je réponds : « Une souris ! » Ce qui a pour effet de les rassurer à nouveau.

Après que le calme soit graduellement revenu chez nous, c'est dans l'étable à côté que l'ambiance devient nerveuse et agitée.

Une chasse aux rats est en train de s'organiser : des coups, des discussions et des rires qui se perpétuent jusqu'au-delà de minuit.

C'est bien plus tard que je parviens à m'endormir, mais je suis une nouvelle fois réveillé en sursaut par Fifine : un trou de rat est situé dans la muraille au dessus de son emplacement et l'une de ces bestioles vient, à l'instant même, de faire un rebond sur sa tête.

Sa terreur reste facile à imaginer !

Mercredi 22 mai 1940, Landrethun – Marquise – Ferques : 20 kilomètres

La nuit a été fort agitée, les déflagrations de la D. C. A. ont fréquemment résonné et de fortes explosions de bombes en direction de Calais, bien qu'éloignée d'une vingtaine de kilomètres, ont tenu notre esprit partiellement en éveil.

Il faut ajouter à cela l'épisode des rats dont nous avons entendu le ramdam toute la nuit.

Avant l'aube, nos voisins ont déjà déguerpi et, bien que nous soyons également debout très tôt, nous n'avons pas eu l'occasion de croiser leurs regards.

C'est de très bonne heure que nous voulons faire notre café, car nous voulons atteindre le plus rapidement possible l'objectif du jour : Boulogne où, inmanquablement, un train spécial aura été prévu pour nous emmener vers le sud, dans le pays des figues !

Vers 07 h 00, je rencontre le maire et lui narre les péripéties de la nuit, lui certifiant qu'à l'endroit qu'il nous a désigné il est pratiquement impossible de trouver refuge.

Sur ce, il nous ouvre l'école et nous signale que nous pouvons demeurer sur place si nous ne voulons pas continuer notre chemin.

Nous y sommes aussitôt et, avant que le café ne soit prêt, l'école est déjà saturée de réfugiés.

À les entendre, la localité est débordante de rats et, nulle part, il n'a été possible de dormir correctement.

Après avoir pris le café, nous préparons sans délai notre partance de l'école quand surgit encore le maire avec de nouvelles instructions qu'il vient de recevoir : les réfugiés sont appelés à se rendre à Calais où des bateaux attendent pour les emmener en Angleterre. Avec la même diligence qu'à leur arrivée, les occupants vident l'école et se ruent en direction de Calais.

Chez nous, cela donne lieu à une discussion aiguë, car la famille Ochs veut absolument y aller. Moi, par contre, qui ai une aversion certaine pour l'eau, je préfère rester sur la terre ferme. Je me dis qu'avant le soir nous ne pourrions pas être à Calais, tandis qu'à

maintenir notre direction initiale, nous pourrions peut-être atteindre Boulogne.

Nous nous engageons donc dans la direction de Boulogne et nous resterons ainsi sur le plancher des vaches. Nous sommes même en cela suivis par la famille Ochs, de bon gré ou à contre cœur.

Nous parcourons environ un kilomètre et, quand nous croisons des réfugiés, nous les laissons passer sans les aborder, croyant qu'ils vont aussi vers Calais. Comme le flot devient de plus en plus dense, je les accoste et je me renseigne sur leurs intentions : ils viennent des régions du Nord et veulent logiquement rentrer chez eux.

Une voiture, soudainement tombée en panne, s'arrête devant nous, et je demande également au chauffeur quel est son objectif. Il nous signale avoir été jusqu'à Boulogne : le pont a sauté, et tout transbordement est impensable, car le tablier de l'ouvrage détruit est sous l'eau.

De plus, nous dit-il, les Allemands ont forcé, sur la Somme, un passage pour la mer et ils remontent actuellement vers le Nord à partir d'Abbeville.

En tant qu'ancien participant de la guerre 14-18, je ne peux pas le croire : le but qui n'avait pas été atteint en son temps, après quatre années de combats acharnés, le serait maintenant en trois semaines. C'est tout juste si je ne m'esclaffe pas devant lui !

Je ne me laisse pas égarer par ses propos et nous continuons sereinement notre chemin. Pourtant, le flux des gens s'intensifie à tel point qu'il devient malaisé de croiser ces personnes.

À Ferques, nous faisons une petite halte pour récupérer un peu avant de continuer notre trajet et j'interroge encore des passants sur leurs intentions. Ils me répondent qu'à Marquise, les Anglais ont interdit le passage et c'est la raison pour laquelle ils rebroussement chemin.

Ceci me réconforte car, contrairement à leurs devanciers, ils ne donnent plus la même raison d'inversion du trajet, et nous continuons donc à aligner courageusement nos pas les uns après les autres.

Peu avant Marquise, soit à une dizaine de kilomètres de Boulogne, nous croisons Monsieur Karl Fleuster de Saint-Vith avec sa femme et leurs trois enfants âgés de 8 et 7 ans, et de 3 mois.⁶

Nous stoppons et il me demande où j'envisage encore d'aller maintenant. Pendant un quart d'heure environ, nous discutons de l'état actuel. Je ne peux toujours

⁶ Monsieur Karl Fleuster et sa femme Katarina Knodt étaient accompagnés de leurs 3 enfants, respectivement : Annie née le 17 juin 1933 et Franz Joseph né le 13 septembre 1934, ainsi que Freddy, né à Nieuport, le 13 février 1940.

Ils ont quitté Nieuport le même jour que nous, soit le samedi 18 mai 1940. Ils étaient réfugiés dans cette ville depuis janvier 1940, dans une maison de la Kokstraat, dont le propriétaire était Monsieur Dumont (librairie principale), par ailleurs, le parrain de Freddy. À ce jour (2006) ces trois enfants résident toujours dans la région de Saint-Vith et de Manderfeld.

pas admettre comment a pu évoluer la situation aussi négativement.



1940 - La ruée des panzer - <http://www.interet-general.info>

Il raconte qu'ils arrivent de Wimille et qu'une traversée de la mer y est impensable. Ils veulent donc retourner sur leurs pas pour rejoindre leur point de départ : Nieuport !

La mort dans l'âme, nous nous joignons à eux et, pareillement, nous entamons aussi notre chemin de retour. Nous marchons à contre cœur vers le dernier patelin traversé à l'aller, Ferques, dans le but d'y faire étape.

La mairie se trouve à l'entrée du village, et, quand je me renseigne sur un refuge possible, on m'oriente vers une série de baraquements prévus à cet effet, mais qui sont, dès maintenant, pour ainsi dire complets avec des réfugiés.

Comme ceci ne nous convient guère, nous cherchons à trouver un abri chez des fermiers de l'endroit. Rapidement, nous trouvons le gîte dans les premières maisons, chez de bonnes gens. Nous nous restaurons avec du café, du lait et des œufs, et cela nous convient singulièrement bien.

Maintenant que la troupe s'est agrandie de cinq personnes, nous devons formuler d'autres requêtes et, le logis étant ici limité à cinq, je me mets à la recherche d'un asile pour les sept personnes restantes.

Sur place donc, la famille Fleuster peut disposer du salon comme dortoir mais, plus important, surtout de lait en suffisance pour le bébé.

Je trouve assez vite un autre logement pour nous dans un fournil et celui-ci est aussitôt pourvu de paille fraîche, afin que nous puissions y avoir un séjour agréable.

Avant la tombée du jour, nous sommes encore rejoints par deux autres familles en provenance d'Anvers, aussi avec de petits enfants et qui tous parlent allemand.

**Jeudi 23 mai 1940,
Ascension, Ferques – Landrethun : 8 kilomètres**

Après une nuit bien reposante nous attendons le matin qui nous rapprochera davantage de notre pays. Déjà vers 06 h 00, nos compagnons de la veille nous ont quittés.

À 08 h 00, Monsieur Fleuster apparaît : il désire aujourd'hui se remettre des fatigues des jours précédents. Je ne tiens pas particulièrement à rester sur place et, puisqu'un séjour ici est de toutes façons exclu, je n'ai de cesse de vouloir quotidiennement continuer notre périple du retour.

Ensemble, nous parcourons le village, à la recherche d'un moyen de locomotion, mais nous n'en trouvons pas. Bien que jusqu'à présent nous n'ayons pas encore eu faim, nous rapportons néanmoins le pain qu'un agriculteur nous a donné par commisération pour notre courage.

Vers 10 h 00, après avoir fait notre paquetage, nous repartons dans la direction d'où nous étions venus hier. À la sortie du village une boulangerie ouvre ses portes au moment où nous y arrivons et du pain y est distribué. Nous exploitons aussitôt cette aubaine pour nous en procurer davantage en vue des pérégrinations à venir. Ce pain a été cuit sans levure et, à défaut de mieux, il devient curieusement très mangeable !

Nous demandons à un marchand de charbon, qui possède une voiture, de nous emmener plus loin, mais l'absence de carburant ne le lui permet pas. Les cultivateurs, à qui nous adressons la même requête, nous répliquent que leurs chevaux ne sont pas ferrés et qu'ils ne peuvent, de ce fait, se mouvoir sur les chaussées asphaltées. Nous devons donc continuer à pied par cette chaleur torride de l'été, et nous le faisons cependant avec bonne humeur.

À environ un kilomètre de l'agglomération de Landrethun, nous entendons une puissante déflagration accompagnée d'une volute de fumée d'une centaine de mètres de haut et est suivie d'autres détonations successives. Cela se passe approximativement 2 à 3 kilomètres au-delà de la localité, dans la direction où nous allons. Nous nous précipitons dans les maisons situées le long de la route. Les femmes et les enfants commencent aussitôt à pleurer et à crier.

Je comprends tout de suite de quoi il s'agit. Il y a deux jours nous sommes passés à l'endroit d'où s'échappent maintenant ces immenses nuages de fumée toute noire : c'est de la gare de Caffiers où les wagons-citernes étaient en attente sur les rails.

Dès que nous sommes remis de notre frayeur nous repartons et, après 10 minutes de marche, quand nous abordons la localité de Landrethun, nous entendons des bruits de moteurs derrière nous : toute une colonne de blindés allemands nous talonne à environ 500 mètres.



<http://lehavrephoto.canalblog.com>

Elle avance sans tirer, car il n'y a pas de soldats pour s'opposer à elle et nous n'avons, en effet, entendu aucune déflagration auparavant. Sur la route toutefois c'est déjà le début d'une panique.

Quand nous apercevons les premiers chars nous sommes à la hauteur d'une taverne et j'entends qu'on verrouille hâtivement une première porte. Je me précipite sur la deuxième qui est aussi immédiatement bouclée.

Je ne veux pas que la famille reste sur la route et j'enfonçe la porte d'un coup d'épaule, ce qui projette le fermail au milieu de la salle. Je suis maintenant à l'intérieur, mais en un rien de temps, les hommes présents ont déjà condamné la porte. Je veux la rouvrir, mais je n'y parviens pas. Je bondis sur l'autre, mais on me retient. Je leur signifie que si ma famille ne peut entrer, je veux de nouveau sortir.

Ils me laissent repartir et, au même moment, les premiers tanks passent déjà devant nous dans un fracas de ferraille. Comme la largeur de la chaussée est juste suffisante pour ces engins, nous nous sommes réfugiés dans le caniveau.

Les soldats, pour la plupart, sont d'âge mûr et compatissent avec nous. Cela se voit à leur expression. Par signes des mains, ils nous demandent de nous calmer, car les enfants Fleuster sont en train de pleurer.

Quand la colonne est passée nous avançons encore d'une centaine de mètres pour atteindre l'école de Landrethun d'ailleurs fermée. Je me rends chez le maire pour obtenir de nouveau l'autorisation de nous y arrêter, car il est impensable de refaire escale dans la grange « aux rats » de ce patelin. Sur ce, le maire m'accompagne et nous ouvre une nouvelle fois les portes de l'établissement.

Chez un voisin nous prenons suffisamment de paille pour nous assurer un confort valable pendant le séjour.

Je pense que nous avons été maintenant dépassés par le front des combats et que nous sommes arrivés derrière la ligne de feu, ... sans avoir entendu une détonation !

Nous apprenons que, vers 15 h 00, du pain sera distribué par la boulangerie locale. Je m'y poste et je reçois un demi-pain qui ne pèse toutefois qu'une livre. Ce rationnement a été instauré pour que tout le monde puisse bénéficier de son attribution.

Je rentre de ce pas et les autres s'installent aussitôt dans la file pour recevoir chacun sa portion. Nous sommes temporairement ravitaillés, mais, de nouveau, c'est avec du pain sans levain.

Plus tard dans l'après-midi, entre hommes, nous tentons, pour autant que ce soit possible, de faire le point de la situation et de définir ce qui pourrait être favorable pour nous.

Les circonstances peuvent devenir plus critiques que maintenant, car nous ne sommes pas fort éloignés de Calais et, en outre, nous restons survolés par des avions tout l'après-midi. La D. C. A. allemande intervient du dessous de chaque arbre et de derrière toute broussaille. Nous devons nous abriter souvent des éclats en rentrant précipitamment dans l'école.

À la moindre accalmie, je sors et j'observe avec soin tout ce que je vois : les avions, les positions de la D. C. A., la direction de tir de l'artillerie, l'arrivée des nouvelles troupes, etc.

Dans l'école, parmi les réfugiés, se trouve un homme d'une soixantaine d'années qui m'accoste et qui m'interroge sur mes intentions. Je lui donne mon point de vue qui se limite à constater que nous ne pouvons pas rester ici et que, demain matin, avec ma famille, je compte continuer mon chemin.

Une petite carte routière que j'avais enlevée d'un calendrier mentionne assez bien toutes les routes du département du Pas-de-Calais. Je choisis celles qui me paraissent les moins téméraires pour déterminer, dès maintenant, un itinéraire à suivre. Cet homme ne rejette pas mon projet.

Par contre, messieurs Fleuster et Ochs, à qui je fais les mêmes suggestions, ne sont absolument pas de mon avis. Ils veulent d'abord patienter quelques jours, car jusqu'à présent le trajet a été très pénible.

Ce qui m'incite aussi très fort à pousser plus loin notre périple est la crainte de manquer à un moment donné de moyens de subsistance, même si jusqu'à présent, cela nous a été épargné. La masse des réfugiés aurait entre autres vidé, en un rien de temps, tout un village de sa nourriture disponible.

Entre-temps, la fin du jour se rapproche et ma femme veut encore nous pourvoir en café frais qui, ici, est mitonné à l'eau de pluie. Par après, elle nous confie que si nous avons vu quelle eau sale la maîtresse de maison lui avait donnée pour le préparer nous n'en aurions pas bu ! Dans cette région, il n'y a pas de distribution d'eau potable et celle qui est à la disposition des habitants provient des descentes des toits. Elle est récupérée dans une grande citerne et elle est utilisée pour cuisiner.

Le sol des habitations est constitué d'un dallage de pierres. Pour leur entretien, ces pierres sont recouvertes de sable, lequel est ensuite brossé, mais elles ne sont jamais lavées. Les fermes sont

construites en carré, érigées en un seul étage avec des granges immenses, dont la plupart sont pleines de ballots de paille qui n'ont pas pu être employés.

Vendredi 24 mai 1940, Landrethun – Hocquinghen : 22 kilomètres

Après le repos nocturne, plusieurs fois perturbé par des tirs de D. C. A. et des chutes de bombes, je me lève à l'aurore et je sors de l'établissement pour définir et décider de la marche à suivre dans la journée.

S'arrêter plus longtemps ici n'est pas envisageable. Dès lors, je n'arrive qu'à une seule résolution, qui me paraît d'ailleurs primordiale, celle de chercher à retrouver le sol belge au plus vite.

Pour y arriver cependant, je dois choisir des parcours qui soient le moins dangereux possible comme, notamment, contourner tout rassemblement de troupes. Cela n'est concevable qu'en nous déplaçant sur des routes secondaires et en évitant les agglomérations d'une certaine importance. La veille, j'avais déjà consulté la carte avec beaucoup d'attention et examiné un trajet qui réponde à ces besoins.

L'homme âgé, dont nous venons de faire la connaissance hier, vient à nouveau me trouver pour demander si je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'ils se joignent à nous. Je ne l'en dissuade pas, mais je spécifie que je ne peux partager une quelconque responsabilité. Il est d'accord, car il avait déjà dit la veille à sa femme que « eux deux se lieraient demain à ces gens ».

Comme nous sommes présentement quatre hommes, de quatre familles distinctes, je leur fais les commentaires sur ma stratégie, mais ce plan n'est agréé que par l'homme âgé. Il s'agit de Monsieur Joseph Reiff, habitant rue Obecq 10, à Waterloo (Joli Bois)⁷.

Après le petit-déjeuner, nous rassemblons nos cliques et nos claques personnelles et, avec nous, les familles Reiff, Ochs et Fleuster. C'est toute une caravane de quatorze personnes qui s'ébranle. D'abord, une petite marche arrière de 500 mètres pour prendre l'élan et ensuite, en avant, par un petit chemin de labour, en direction du premier patelin qui est Fiennes.

À peine avons-nous dépassé les quelques maisons en bordure de la route que déjà ce village est derrière nous. Avant d'atteindre le suivant, Hermelinghen à environ un kilomètre, divers véhicules militaires croisent notre route.

⁷ C'est chez ces gens que nous avons pu trouver un havre de paix à la fin de notre odysée française. Ils habitaient au 10, rue Obecq à Joli-Bois (Waterloo) et nous avons pu cohabiter chez eux, environ six semaines, en attendant que Papa ait pu trouver un domicile pour nous au 86, route de Spa à Francorchamps où nous avons d'ailleurs résidé jusqu'en 1944.

Jusqu'au delà des années 1950, nous avons entretenu des relations suivies, bien qu'épisodiques avec ces personnes charmantes.

Sous les tilleuls, assurément bicentennaires, de l'agglomération. Nous faisons une petite halte et effectuons quelques achats dans les fermes du voisinage. Ici cependant, il y a des militaires et nous nous empressons de disparaître rapidement en direction d'Alembon. Pour cela, nous devons gravir une pente raide sur une chaussée dégradée et, en cours de route, nous devons plusieurs fois nous abriter des éclats d'obus qui explosent dans nos parages.

Dans la descente qui suit, le chemin est encore plus mauvais et nous sommes obligés, pour nous réfugier, de nous blottir près des pignons de maisons ou sous les arbres.

C'est dans ces conditions que nous parvenons à Sanghen. Avant d'y entrer, je demande à un garçon d'environ 14 ans où se situe la route pour Hocquinghen. Comme il ne peut pas nous renseigner nous traversons la localité et, soudainement, la Flack se remet de la partie. Nous nous protégeons tout de suite dans la maison la plus proche qui est une gargote habitée seulement par une vieille dame.

Ici aussi l'eau est très rare et, à défaut, nous buvons quelques verres de vin pour accompagner nos tartines. Après une demi-heure, nous reprenons la piste.

C'est à ce moment que la vieille dame se presse contre Fifine et la supplie, les larmes aux yeux, de rester avec elle car elle ne connaît personne de son entourage chez qui elle pourrait trouver un refuge. C'est malheureusement peine perdue pour elle !



Photo: <http://sites.google.com/site/sitedepascalbernarddoutreau>

Nous nous dépêchons, car nous sommes à proximité d'une route principale qu'il est des plus urgents, pour nous, de traverser sans autre délai.

Dans le bourg suivant, quand nous aurons franchi cette route importante d'Ardres vers Boulogne, il ne restera plus que 3 kilomètres pour atteindre mon but dissimulé de ce jour.

C'est ainsi que, vers 18 h 00, nous arrivons à Hocquinghen et, plus précisément, devant la mairie. Comme, inévitablement, elle est fermée, je me rends au domicile du maire, mais je ne parviens pas à mettre la main dessus.

Pour dégoter un asile, je parcours quasiment toute la localité qui est bondée de réfugiés. Finalement je

trouve un hébergement chez une veuve âgée de 35 ans, déjà avec cinq enfants.

De là, je repars vers la mairie pour aller y chercher ma colonnette. Ce ne sont pas des mines réjouies qui m'accueillent quand je dis qu'il faut encore au moins 10 minutes de trajet pour arriver à destination. Nous sommes en effet en route depuis 08 h 00 ce matin et avons marché toute la journée sous une chaleur ardente. Cela n'y change toutefois rien !

Quand nous arrivons au logis, la femme est en train de traire. Elle revient après quelques minutes pour préparer aussitôt du café et le lait ainsi qu'une importante poêlée d'œufs.

Ici, il y a suffisamment d'eau et nous en profitons pour enfin nous laver correctement. Monsieur Reiff prend un bain de pieds pour les soulager, car ils sont tout écorchés par la marche.

Cela fait deux jours que je n'ai presque pas mangé et j'ai maintenant un appétit de loup. C'est à peine si je parviens à me rassasier ! Depuis le 22 mai je suis notamment affligé d'une diarrhée, résultat sans doute d'une combinaison savante de la mauvaise eau avec une chaleur accablante. Je ne crains pourtant pas de continuer ce périple auquel je n'ai pour ainsi dire subsisté qu'avec du chocolat.

Après ce repas du soir, afin que notre hôtesse puisse aussi prendre place avec sa famille pour le dîner, nous recouvrons une partie de nos forces et nous nous installons devant la maison. À la tombée du jour, les occupants vont se reposer et nous débarrassons la cuisine. Elle est suffisamment spacieuse pour que nous y trouvions tous de la place.

Je récolte de la paille dans la grange et j'aménage notre installation. La voiture d'enfant avec le petit Fleuster est placée près du fourneau et nous nous casons tous dans l'expectative du jour suivant.

Samedi 25 mai 1940, Hocquinghen – Haute Pannée : 16 kilomètres

La maîtresse de maison se lève vers 05 h 00 pour faire chauffer le four à pains, car c'est le jour de la cuisson. La pâte a déjà été préparée la veille pour être mise à lever.

Je lui allume le four avec les rameaux d'une haie d'aubépine et, pendant ce temps, elle part traire ses trois vaches dans la prairie de la ferme. C'est ainsi habituellement qu'elle vivote !

Vers 06 h 00, l'assemblée se lève aussi, sauf Fifine et Yvonne qui sont dans le voisinage du fourneau. Les hommes rassemblent la paille, qui a déjà été dégagée, et rangent la cuisine.

Madame Fleuster reçoit du lait frais pour son petit enfant et les autres dames préparent le petit-déjeuner.

Nous disposons d'œufs à foison qui ne coûtent que 0,40 franc/pièce et du beurre au prix de 14 francs le kilo. Je n'avais quasiment pas mangé les jours passés, dès lors, à moi seul, j'ai ingurgité dix œufs avec voracité !

Après cela nous payons nos dettes et, comme l'hôtesse ne veut pas nous chiffrer l'hébergement, nous lui laissons une compensation.

Vers 09 h 00, nous sommes prêts pour la continuation de notre randonnée pédestre avec Quercamps, situé à 18 kilomètres comme objectif espéré de ce jour. Nous quittons donc ces bienveillantes personnes et traversons le village de bonne humeur.

Par de mauvaises routes, nous gagnons Rebergues qui est la localité suivante. Nous faisons un arrêt à la première maison car nous entendons des tirs rapprochés de la D. C. A. Nous nous mettons à l'abri dans les bâtiments d'une métairie qui est justement en bordure de route. Nous y sommes bien accueillis et recevons du lait et du café.

Les salves se généralisent pendant une heure environ, car des avions anglais survolent constamment ce village. Après cet intermède, nous reprenons toutefois l'aventure comme avant.

À la sortie de la bourgade nous bifurquons sur la droite où une voie, déjà fort défoncée pendant 300 mètres environ, nous emmène devant une côte ardue à gravir.

Nous avançons vers la localité de Journy qui se situe à environ un kilomètre à l'écart. Une voiture vide est abandonnée sur le bord de la chaussée et à droite dans les champs d'imposants camions allemands sont à l'abri sous des arbres.

Une nouvelle fois, nous sommes confrontés à une pénible montée de la route et messieurs Fleuster et Ochs veulent faire étape dans ce village-ci.

Des cyclistes, sur le chemin inverse, nous signalent qu'à Saint-Omer notamment, situé à une dizaine de kilomètres, des combats importants sont en cours. Nous entendons d'ailleurs le bruit appréciable de ces engagements !

Nous interrogeons des habitants de Journy pour trouver un gîte, mais ils nous répondent qu'il n'y a plus de place : l'endroit est saturé de réfugiés. De surcroît il n'y a plus de pain à trouver au village.

En conséquence, nous continuons cette grimpe éreintante dans laquelle la gare de Journy, avec cinq maisons, se situe à mi-hauteur. À la première de celles-ci, nous voulons faire du café, mais les habitants nous le déconseillent vu qu'ils n'ont pas d'eau. Cinquante mètres après, il y a une maison vide devant laquelle se trouve un tank allemand détruit.

Un peu plus loin, il y a les trois autres maisons dont la deuxième est occupée par une famille de réfugiés du Nord. Le propriétaire est parti et personne ne sait où. Ils nous préparent alors la boisson requise avec nos propres grains de café.

Après ce petit réconfort, nous nous installons sur le seuil de la maison pour nous reposer un peu, parce que le parcours jusqu'ici a été ardu, tant à cause de la chaleur que de l'escarpement des côtes. Devant nous, il n'y a non plus rien d'agréable en perspective.

Les réfugiés, qui nous croisent sans cesse, nous confirment qu'il n'est pas possible d'arriver à Saint-Omer : les ponts sur le canal ont sauté, les Allemands sont d'un côté et les Anglais, de l'autre. Des combats sévères s'y déroulent toujours !

Quand messieurs Fleuster et Ochs entendent cela, ils veulent faire demi-tour pour retourner à Journy. Je m'y oppose et encourage résolument la tentative d'aller au moins jusqu'au village prochain pour y attendre la suite des événements. Monsieur Reiff et sa femme ficèlent aussitôt leur barda, car ils se montrent d'accord avec n'importe laquelle de mes propositions.

À Monsieur Fleuster, je confie que je suis trop heureux que nous ayons déjà gravi la moitié de la colline et qu'il est exclu que je fasse demi-tour pour reprendre, à nouveau, le même trajet demain.

Nous rassemblons donc notre fourbi et reprenons l'ascension de la côte, suivis finalement en cela, par les familles Ochs et Fleuster. Sur les hauteurs, nous traversons un magnifique bois de hêtres et, rapidement après, nous entrevoyons les premières habitations de la localité suivante.

La route vers Quercamps ne peut être empruntée, car fermée à toute circulation. Elle est réservée au charroi militaire vers Saint-Omer. Nous sommes donc astreints à rester ici.

Cet endroit s'appelle « Haute Pannée » et nous y arrivons vers 17 h 00.

À la troisième habitation, nous nous informons pour un asile. Les gens nous montrent une maison vide. Nous y entrons et nous sommes en effet les seuls occupants. Il y a de nouveau de la paille en suffisance pour prendre nos aises dans la pièce de séjour.

Ce n'est que de courte durée, car le propriétaire apparaît qui revient de la prairie où paissent ses vaches. C'est un homme d'une quarantaine d'années qui nous autorise spontanément à rester dans la maison.

Sa femme a reçu celle-ci en héritage d'une marraine qui est décédée au printemps. Quant à lui, il possède encore une petite exploitation fermière à l'autre côté du village.

Dans la cuisine, on a toujours préparé les repas jusqu'à présent sur le feu ouvert où un gros chaudron, d'une quinzaine de litres, pend à la crémaillère.

Comme il existe une possibilité de cuisson et que nos réserves en pain s'amenuisent assez bien, nous prévoyons de nous mitonner un brouet de derrière les fagots.

Dans le fossé de la chaussée, nous trouvons à peu près 5 kg de pommes de terre délaissées par les soldats allemands. Nous les lavons et les épluchons.

Pendant ce temps, je m'entretiens avec le propriétaire et je lui demande s'il ne peut pas nous vendre une poule. Il y est volontiers disposé et je l'accompagne à son domicile où il étête aussitôt une poule des plus grasses. Sa femme, au demeurant aussi aimable que

lui, m'apporte encore deux choux raves et quatre gros poireaux.

Le tout est découpé menu et cuisiné. Si, jusqu'alors, chacun a résisté grâce à ses réserves propres nous allons maintenant manger, pour la première fois, une marmite communautaire !

Nous mangeons à satiété de ce rata qui est la première soupe que nous consommons depuis le début de notre expédition.

Nous constatons que Monsieur Reiff et sa femme ne sont pourtant pas venus à table. Fifine va les trouver dans la chambre et aperçoit Madame en larmes. Elle lui demande si elle est malade. Elle lui répond qu'ils n'ont plus de pain et, ainsi, plus rien à manger.

Aussitôt Fifine leur donne une généreuse lampée du potage garbure puisé dans le chaudron que, de toutes façons, nous ne pourrions pas vider.

Après que chacun soit rassasié, je dis à ce couple âgé que nous faisons dorénavant tous partie d'une seule famille liée par un même destin et que, tant que l'un d'entre nous aura un morceau de pain, il sera partagé. Les autres personnes et moi ne voudrions pas nous rassasier et les laisser, eux, dans l'indigence.

En cas de besoin, ils n'ont qu'à s'adresser à moi puisque je suis le seul, parmi les hommes, à comprendre les deux langues. C'est déjà suffisamment pénible pour eux, en tant que francophones, de faire partie de notre groupe dans lequel on ne parle que l'allemand, ce dont ils ne comprennent mot.

Visiblement ils se réjouissent de ma prise de position généreuse et m'assurent de ne jamais l'oublier. Ils me font promettre, en cas de retour heureux en Belgique, de prendre quartier chez eux dans leur propre demeure où là-bas tout serait mis à ma disposition !

Le soir, messieurs Fleuster, Ochs et moi allons encore dans un café et buvons quelques verres d'un vin, qui n'est qu'une piquette bon marché, mais néanmoins agréable.

À la nuit tombée nous retournons à notre cantonnement pour y puiser des forces pour le lendemain car, les combats devant Saint-Omer semblant avoir diminué d'intensité, nous espérons pouvoir continuer notre marche.

Dimanche 26 mai 1940, Haute Pannée : Kermesse de Bullange.

La nuit est assez agitée, la D. C. A. reste en action de façon presque ininterrompue et on peut entendre des bombardements intenses dans le lointain. Tout cela ne s'avère cependant pas dangereux pour nous !

Pendant la nuit je me suis levé à plusieurs reprises pour me faire, sur base de la situation des combats en cours, une idée de la bataille et, ni à Saint-Omer ni à Watten, cela ne semblait pas encore se calmer.

Nous devons pourtant passer par l'une ou l'autre de ces deux positions pour traverser un canal, car un pont ne peut se trouver qu'à l'un ou l'autre de ces deux endroits.

À l'aube je suis déjà sur la route. La direction de Quercamps est toujours fermée. Des réfugiés sont, dès cette heure, en chemin vers Licques, situé à 8 ou 10 kilomètres en arrière, pour y acheter du pain qu'on ne peut plus se procurer ici.

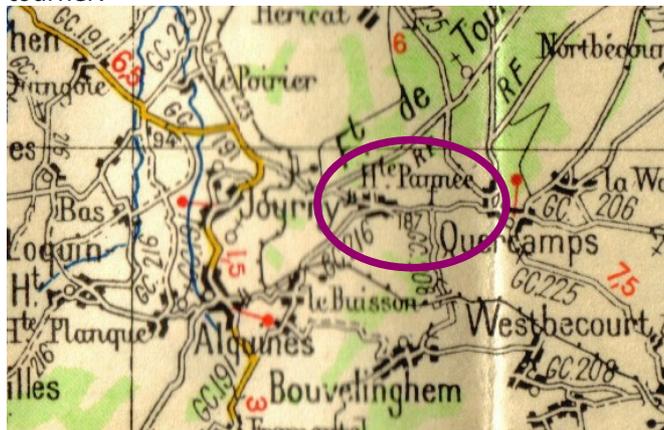
Nous discutons ensemble de la situation. Messieurs Fleuster et Ochs veulent absolument prolonger l'arrêt pour se reposer et je n'en ai guère envie. Toutefois, vu la situation toujours aussi dangereuse vers Quercamps et le fait qu'il s'agit d'un jour férié (Kermesse de Bullange⁸) je me décide aussi à rester.

Avec Monsieur Fleuster je quitte notre cantonnement, car nous avons appris qu'à une demi-heure d'ici une voiture serait disponible et pourrait éventuellement nous véhiculer plus loin le lendemain. Toutefois, comme d'habitude, le manque de carburant nous empêche d'en faire usage.

Après cela, je vais chez notre propriétaire pour acheter une poule ou de la viande et j'en repars avec un demi jambon, des betteraves fourragères et des carottes, le tout pour 20 Francs.

De plus, j'ai découvert qu'il y a dans le village un puits qui dispense une véritable eau potable. Ce serait, dit-on, d'une telle rareté qu'on n'en trouve pas de pareille ailleurs dans le département. La source se situerait à une centaine de mètres de profondeur !

Monsieur Ochs part avec nous pour y puiser de l'eau. Nous pouvons constater que la profondeur doit être relativement importante : un câble d'acier de 15 mm de diamètre est disponible sur les lieux. Deux hommes sont nécessaires pour laisser descendre le seau vide, car, le poids du filin aidant, il s'avère qu'une seule personne ne peut retenir la poulie pour l'empêcher de tourner.



J'ai personnellement compté les tours de manivelle : il en a fallu 95 pour que le récipient atteigne la surface du liquide !

La soupe que nous avons concoctée avec les ingrédients de ce jour est encore meilleure que celle élaborée la veille et le chaudron en est plein. C'est assurément un véritable festin de kermesse de guerre que nous venons de réaliser là.

⁸ La kermesse de Bullange a toujours constitué un fait marquant pour Papa, car même après l'exode en France, quand nous habitons Francorchamps pendant la guerre, cette date restait celle d'un jour considéré comme férié et il était célébré comme tel.

Ce brouet, d'une qualité supérieure, est unanimement apprécié et il en reste encore pour le lendemain.

Pendant la journée nous tenons un conseil sur ce que nous allons entreprendre le jour suivant. Messieurs Ochs et Fleuster sont d'avis de rester ici. Je trouve qu'il est de loin préférable de continuer notre avance et Monsieur Reiff me dit seulement : « Je t'accompagne ».

Durant tout ce temps, la route que nous aurions dû prendre est restée barrée par le trafic militaire. D'après la situation des combats, pour autant que nous puissions les estimer, et la disposition géographique de la contrée que nous devons traverser demain, il faut s'attendre à une journée fatigante et très dangereuse : nous devons franchir un canal, traverser deux routes principales, une petite ville et, de surcroît, dépasser le tout d'un kilomètre pour cantonner avant la nuit.

Messieurs Fleuster et Ochs me disent que je les conduis à leur perte au lieu de les ramener sains et saufs au bercail. Je n'ai pourtant aucun repos, car la nourriture risque de devenir limitée, bien que nous ayons encore à manger.

Une nouvelle fois, le soir, nous allons prendre quelques verres de vin tandis que la propriétaire apporte encore aux familles du lait pour les enfants.

**Lundi 27 mai 1940,
Haute Pannée – Watten (Wulverdinghe) :
28 kilomètres**

Comme la précédente, cette nuit est très agitée. On entend continuellement tirer dans la direction de Saint-Omer et de Watten. À cela s'ajoutent les bombardements de Calais et de Dunkerque et le passage du gros charroi militaire dans le village ne s'interrompt pas.



Ruines de Dunkerque - <http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>

Dans la nuit je me lève quelques fois et j'essaie à nouveau d'estimer, de loin, la situation. Comme la veille, je reste décidé à continuer notre progression, mais je ne sais pas encore si nous prendrons la direction de Saint-Omer ou celle de Watten. Finalement je donne la préférence à cette dernière, mais uniquement parce que j'ai remarqué que la route est devenue libre dans ce sens.

Les femmes se lèvent de bonne heure et chauffent le surplus du repas d'hier. Cela suffit largement pour le petit-déjeuner et nous en faisons d'ailleurs bénéficier

d'autres personnes qui se sont jointes à nous pour s'abriter pendant la nuit.

Nous restons parcimonieux avec la consommation du pain pour le réserver aux enfants, car nous ne savons pas quand nous pourrions de nouveau nous approvisionner. Chez notre propriétaire nous achetons encore du beurre et quantité d'œufs que nous faisons cuire durs avant de les emballer.

Vers 08 h 00, nous nous préparons pour le départ. Je signale fermement que je ne me laisserai, par personne, persuader de rester, mais celui qui voudra bien nous accompagner sera le bienvenu. Quand nous allons nous mettre en mouvement nous voyons que tout le monde s'est rallié à faire pareil, de bon gré ou non.

D'abord une route asphaltée nous amène jusqu'à Quercamps, situé à deux kilomètres environ et ce village est bondé de troupes allemandes qui s'opposent aussitôt à notre passage. Nous nous répartissons habilement le long de la chaussée et ainsi nous nous fauflions jusqu'à la sortie de l'agglomération.

À partir d'ici, empêchés par les militaires, nous ne pouvons plus continuer sur la même route. Nous prenons sur notre gauche un chemin de traverse, tout défoncé, qui conduit, avec une large boucle, au village de Boisdinghem. En cours de trajet, je trouve dans le bas-côté deux bouteilles de vin, l'une de rouge, l'autre de blanc et je les emporte.

Le village de Boisdinghem est également bourré de troupes qui sont prêtes à monter en ligne à tout moment et qui attendent les ordres pour le faire. Comme à Quercamps nous nous insinuons parmi elles et atteignons ainsi, avec chance, Moringhem où le même cinéma avec les troupes installées se reproduit.

En cours de route nous avons dû, à plusieurs reprises, nous abriter des éclats de la D. C. A sous des arbres ou dans des maisons.

Nous nous rapprochons sans cesse des lieux névralgiques que sont Saint-Omer et Watten et le bruit des éclatements d'obus ainsi que celui des tirs de mitrailleuse sont de plus en plus audibles. Par expérience, et même sans, on peut en déduire que la situation devient orageuse pour nous. Nous décidons alors d'une pause ici et d'un nouvel examen des dispositions à prendre.

Nous faisons donc halte à la sortie du village chez une veuve, pour manger une bonne partie des œufs durs avec un morceau de pain et, en commun, nous vidons les deux bouteilles de vin.

Nous sommes à un ou deux kilomètres de la route nationale que nous pouvons observer distinctement et à l'aise. Nous voyons de petits groupes traverser la chaussée en trombe, mais aussi les points d'impact des obus de l'artillerie adverse. Des camions de munitions et d'autres charges partent de notre bourgade et s'éloignent à pleins gaz vers la ligne de front. Des réfugiés, par contre, reviennent de la grand-route et nous informent que le feu de l'artillerie condamne toute traversée.

Après cette relâche de quelques deux heures, on remarque que les feux de l'artillerie se sont déplacés sur la gauche vers Watten. Pendant cet intervalle de temps nous sommes allés nous protéger des éclats de la D.C.A. à maintes reprises dans la grange ou les étables.

Au moment de partir, la veuve nous donne le conseil suivant : à environ un kilomètre devant nous, avant la route Calais/Saint-Omer, nous devrions nous porter sur la droite pour rejoindre les Fermes et, de là, nous pourrions rapidement traverser la voie principale.

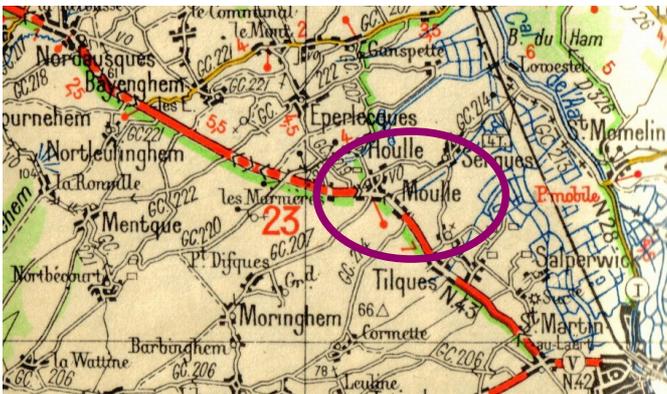
Je me prépare, avec ma famille, au démarrage de l'équipée. Les familles Fleuster et Ochs se joignent pareillement à nous, plutôt en se résignant, mais finalement nous prenons tous la route vers Watten.

À 500 mètres du village nous atteignons un croisement. À droite, cela conduit aux Fermes et à Saint-Omer et nous devrions tourner à gauche pour aller vers Watten. Nous délibérons un quart d'heure environ et les avis sont différents : je suis pour Watten et les autres pour les Fermes.

Personne ne souhaite toutefois abandonner ses compagnons, car nous sommes devenus, qu'on le veuille ou non, un ensemble fort uni et, jusqu'à présent, cela nous a été favorable.

C'est pourtant avec beaucoup de rouspétance et, à vrai dire, de mauvaise humeur, que la route est prise en direction de Watten malgré qu'elle soit encore cinq kilomètres plus longue que celle de Saint-Omer.

Comme il n'est plus envisageable de passer par les champs pour traverser la route nationale avant Moule, nous l'abordons de face et nous pouvons la détailler avec de plus en plus de netteté.



Sans autre commentaire, mais avec un léger énervement intérieur que nous ne laissons pas percevoir, nous suivons cette chaussée vers Moule.

Le village est passablement fort détruit par les tirs. Nous traversons, plutôt au pas de course, les carrefours où, à côté de grands cratères, s'accumulent des voitures, des charrettes, du matériel de toutes sortes, ... le tout imbriqué l'un dans l'autre. Seule la partie carrossable est dégagée des débris.

Il y a de nouveau de nombreux réfugiés sur la chaussée, parce que les tirs d'artillerie se sont allongés vers l'avant, mais ils suivent tous la grand-route

départementale. Nous sommes les seuls à la traverser pour prendre la direction du village de Houle.

À peine avons-nous quitté l'embranchement que l'artillerie se remet de nouveau de la partie et les impacts sont relativement proches. Nous nous précipitons vers un château en bord de route et nous entrons par la première porte à côté de l'accès principal pour nous mettre à l'abri des éclats. Nous atterrissons dans le clapier de la demeure, qui est, lui, construit en dur !

Après une vingtaine de minutes le danger est passé et nous ressortons à l'air libre. Dans la cour intérieure, il y a des véhicules allemands et les soldats qui les accompagnent donnent du chocolat pour les enfants.

Nous repartons, toujours en direction de Houle. Dès l'arrivée dans ce lieu, nous sommes accueillis par de nouveaux tirs d'artillerie et nous prenons abri dans une taverne. Nous en profitons pour nous laisser faire du café afin de nous ravigoter, mais aussi pour nous informer de tout ce qu'il nous paraît intéressant de savoir.

Nous apprenons ainsi que les Allemands ont ce matin pris le canal et la ville de Watten, mais il reste douteux que nous puissions passer de l'autre côté car les réfugiés continuent à refluer de cette direction. La cité de Watten se situe sur le canal et, au-delà, se trouve la fortification de la ville au sommet d'une colline abrupte.

Les nouvelles obtenues jusqu'alors, par bribes, ne sont guère encourageantes et il est heureux que messieurs Fleuster et Ochs n'en aient pas saisi toutes les nuances, car nous n'aurions certainement pas pu continuer. La courte pause étant terminée, nous reprenons notre expédition, puisque nous sommes encore loin d'avoir atteint notre but du jour.

Nous empruntons maintenant la direction d'Eperlecques sans nous douter que le plus dangereux reste encore à venir !

Monsieur Reiff a marché toute la journée, avec un lourd fourniment sur le dos, par une chaleur torride. Je m'imaginais qu'il ne pourra physiquement pas tenir jusqu'à la halte finale de la journée. Je le débarrasse de son bagage qui, en conséquence, vient s'ajouter à ma propre charge. Je le porte pendant environ 4 kilomètres. Je le transmets ensuite à Monsieur Ochs qui ne peut pas me le refuser et qui fait un déplacement semblable. Nous transpirons tous, sans exception, comme peu de gens l'ont fait dans leur vie.

Nous avons dépassé le centre d'Eperlecques d'à peu près 500 mètres quand nous sommes soudainement survolés par au moins une cinquantaine d'avions anglais qui provoquent, illico, un feu effrayant de la D. C. A., directement au dessus de nos têtes.

À proximité, pas une maison, pas un arbre, pas même un buisson !

J'extrait Marcel de son « go-kart » [NDLR : un « go-kart » est belgicisme désignant une petite voiture à pédales fort prisée par les enfants pour parcourir les digues de la Mer du Nord] et le dépose dans le fossé. Yvonne, ma femme et Fifine bondissent le rejoindre,

tous, les uns sur les autres. J'empoigne nos deux couvertures de laine et les enveloppent complètement. Les Fleuster, Reiff et Ochs sautent pareillement dans le fossé. Cela a été tellement vite que presque personne n'a réalisé ce qui se passait.

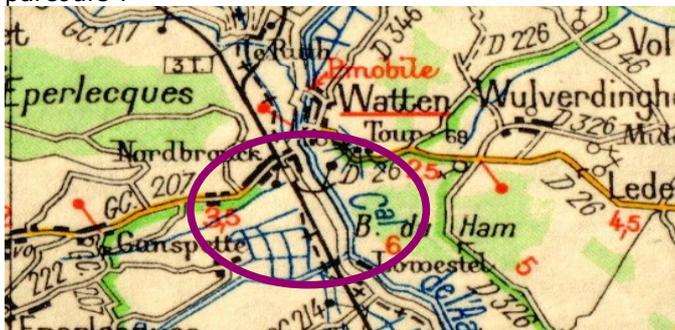
Les enfants Fleuster crient et pleurent. Quand Yvonne les voit et les entend, elle se met à pleurer elle aussi. De tout son trajet, depuis notre départ de Bullange, je pense que c'est sa première larme !

Marcel, qui est trop jeune pour être conscient du danger, fait simplement observer, quand j'ôte les couvertures : « Ça, c'était beau ! ».

Encore à Eperlecques, dans deux maisons distinctes, nous cherchons à savoir s'il est possible de franchir le canal, mais on ne nous donne pratiquement pas d'espoir.

La route qui y conduit est empruntée par beaucoup de troupes et nous avons connu, dans la journée, suffisamment de mésaventures pour ne pas prendre cette voie directe vers le canal, mais un chemin de campagne qui débouche pareillement sur la voie d'eau.

Nous longeons le chenal sur plus d'un kilomètre avant d'apercevoir les premières habitations de la petite ville de Watten et d'aborder une voie plus importante qui suit le canal. À présent nous croisons aussi les premiers civils autochtones avec des seaux remplis de savon, des paniers pleins de linge et des vêtements qu'ils se sont procurés dans les maisons vides d'occupants. Cela se répète inlassablement sur tout le parcours !



Nous suivons cette route principale pendant une vingtaine de minutes avant d'arriver à un pont secondaire qui a été précédemment le raccordement ferroviaire des éléments d'une grande manufacture de tuiles de toitures. Nous nous empressons de le mettre à profit pour atteindre l'autre berge.

Dans l'enceinte de l'usine, on remarque les nombreuses traces des combats qui se sont déroulés : beaucoup de cratères d'explosions et de très nombreuses tuiles de toits amoncelées sur le sol. Des gravats de bâtiment et des morceaux de murs rendent cette partie presque infranchissable.

500 mètres plus loin se trouve le pont principal sur le canal. Pour un civil, la traversée de celui-ci aurait été totalement exclue et il est heureux que nous soyons, dès à présent, de l'autre côté de l'eau.

En ville, à partir d'ici, nous devons nous déplacer de concert avec les militaires dans des rues qui n'ont été que très sommairement et insuffisamment déblayées

des décombres. Nous nous frayons, avec détermination, un passage à travers les colonnes de soldats.

Nous arrivons devant la longue et rude montée qui conduit à la fortification de Watten.

Suite aux chaos dans les terrains de l'usine et au-delà, ainsi qu'aux agitations des troupes en ville, il n'a pas été possible de rester groupés et nous avons été partiellement scindés. Chacun connaît toutefois le chemin que nous avons choisi de suivre.

Avec ma famille je m'arrête donc à mi-ascension pour attendre que nous soyons à nouveau réunis. Depuis le franchissement du canal, il vient de s'écouler environ une heure jusqu'au moment de nos retrouvailles.

Les derniers arrivés sont Monsieur et Madame Ochs. Leur voiture d'enfants a été abîmée sur le carreau de l'usine et, une roue s'étant brisée, ils doivent porter la moitié de leur paquetage. Ils transpirent par tous les pores de leur anatomie. Malgré la tristesse de cette vision il faut se mordre les lèvres pour ne pas en rire !

Très fâché et très énervé, avec des commentaires véhéments et acerbes que je lui pardonne volontiers, Monsieur Ochs nous salue tous, et moi plus spécialement, quand il est à ma hauteur.

Heureusement, et sans doute par hasard, il n'y a pas eu de bombardement durant ce laps de temps. Nous n'avons rien vu ni rien entendu ou, peut-être, l'avons-nous tout simplement ignoré, car nous venons en effet de passer les heures les plus cruciales et les plus pénibles nerveusement que nous avons vécues jusqu'à présent.

Nous tentons justement de nous remettre de cette crainte agressive, qu'a insufflée Monsieur Ochs dans le groupe quand il nous a rejoint, que la D. C. A. se remet en fonction. Je place immédiatement les enfants, enrobés avec les deux couvertures, sous un « doccart » [NDLR : wagonnette] remis dans un hangar le long de la route. Un combat aérien se déroule non loin et nous pouvons observer un aviateur, dont l'appareil vient d'être touché, sauter en parachute.

Pendant ce temps, près de nous, des véhicules blindés d'artillerie lourde et des camions de munitions passent en colonnes serrées sur la chaussée.

Lors d'un embouteillage, les soldats les plus âgés montrent de la bienveillance et nous tendent des cigarettes, du pain, des cakes et des bonbons. Une recrue toutefois ne peut s'empêcher de nous apostropher avec virulence, quand il nous entend parler allemand : « Bande de veaux que vous êtes ! Vous ne pouviez pas rester où vous étiez au départ ? ».

Quand le danger venant du ciel est passé, un autre orage éclate, qui couvait et qui s'est intensifié au fil des jours, surtout chez Monsieur Ochs. Très excédé, déjà parce que son landau est cassé, il me fait les plus grands reproches : il m'accuse, entre autres, de nous conduire tous à notre perte ; de marcher trop vite et de me hasarder, en avant, trop près de la ligne du front.

Monsieur Fleuster abonde dans son sens et ajoute que, comme invalide à 50 %, il n'en peut plus de trimbaler ses bagages par cette chaleur et sans nourriture convenable. Il transbahute toute sa charge sur un vélo et, souvent encore, il doit y asseoir sa fille ou le garçon.

Je laisse Monsieur Ochs vider son sac. Ensuite je leur réponds que ce que j'ai entrepris, c'est uniquement dans l'intérêt du groupe, soutenu dans cela par mon expérience d'ancien soldat de front qui me dicte ce qui me semble être essentiel.

Par ailleurs, je n'ai poussé personne à me suivre et tous m'ont volontairement accompagné. De plus, j'ai pu les emmener jusqu'ici sans dommages et on ne peut donc pas, raisonnablement, me faire des reproches à ce sujet. Pour leurs ménages respectifs eux seuls restent individuellement responsables !

Après que nous nous soyons expliqué sur tout, l'orage diminue fortement de vigueur et nous convenons de nous séparer « bons amis ». Comme il est déjà tard dans l'après-midi, messieurs Fleuster et Ochs veulent revenir en ville, pour y passer la nuit. Je leur dis que cela me paraît dangereux d'y retourner et que je veux d'abord vaincre cette montée pour ne m'arrêter ensuite qu'au prochain village.

Où nous sommes, plusieurs brouettes sont dispersées dans le fossé. Monsieur Reiff, qui a coltiné ses bagages jusqu'à maintenant, en prend une pour balader dorénavant sa charge. Monsieur Ochs en récupère une autre car sa voiture d'enfants est devenue inutilisable et ses valises sont trop lourdes à porter.

Accompagné de Monsieur et de Madame Reiff, je me ramasse pour gravir le reste de la montée avec les miens, tandis que les autres prennent la direction de la ville et du canal.



Je me retourne après une cinquantaine de mètres et je vois qu'eux aussi nous suivent pour franchir la colline. J'en déduis, avec satisfaction, que nous voulons malgré tout rester ensemble !

Arrivés au sommet, nous voyons devant nous un village qui se situe à environ deux kilomètres. En chemin il y a des blindés détruits et d'autres camions inutilisables, tandis que, sur les côtés, des trous d'obus parsèment le terrain.

Un camion est échoué dans le fossé. Parce que l'arrière est ouvert, Fifine, Yvonne et Madame Ochs veulent, par curiosité, y jeter un coup d'œil. À l'intérieur, il y a trois soldats français inondés de sang

et un bras séparé qui pend vers l'extérieur. Elles sautent en arrière avec horreur et n'osent plus regarder vers là. Elles ne renouvelleront d'ailleurs jamais cette expérience !

Plus loin sur l'accotement, un cheval est étendu, tout enflé, avec pratiquement le contenu d'un seau de viscères qui sortent de son corps ; et personne ne peut échapper à cette vision. Au-delà encore, un soldat mort est recouvert de paille et, seule, la main dépasse. Au vu de cette menotte, il ne semble pas avoir été beaucoup plus âgé que 18 ans.

Chacun est confronté à ces tableaux qui défilent devant nous. Ils sont particulièrement effroyables pour les femmes et sans doute encore plus bouleversants pour les enfants qui, comme Yvonne, ne les oublieront certainement pas de toute leur vie.

À la première maison que nous atteignons, nous rencontrons un couple de gens qui habitent un peu en retrait de la chaussée et à qui nous nous adressons pour trouver refuge. Ils nous montrent la maison devant laquelle nous sommes précisément arrêtés. Elle est déserte, car les résidents se sont enfuis la veille, quand les combats ont commencé.

La porte d'accès est fermée, mais par une fenêtre démolie, je m'introduis à l'intérieur et déverrouille l'entrée. Dans la demeure tout est encore en place telle que les occupants l'ont quittée et on peut en déduire que leur fuite n'avait rien de préméditée. Un seau avec du lait trône sur la table et un pot de beurre est situé à côté. Le chien et les poules sillonnent la cour et deux vaches paissent dans le pré voisin.

Une photo de la famille est disposée sur un buffet : le père, la mère et cinq enfants de 3 à 12 ans.

Les familles Fleuster et Ochs trouvent dans la maison suivante, eux aussi, un havre pour passer la nuit.

Nous allumons immédiatement le feu et préparons, pour nous et pour les Reiff, le repas du soir qui consistera en une soupe au lait agrémentée de riz, ainsi que du café.

Sur ces entrefaites, le crépuscule s'installe et, dans la chambre à coucher, à côté de la cuisine, il y aura suffisamment de place pour nous permettre à tous de dormir. Nous nous lavons et enfilons du linge propre.

Après nous être restaurés nous préparons notre repos. Monsieur et Madame Reiff dorment dans un lit et le sommeil les gagne aussitôt. Fifine et Yvonne profitent aussi d'une bonne couche tandis que Marcel hérite du berceau à baldaquin du benjamin de la descendance. Toute sa figure resplendit quand il constate qu'on l'y installe. Ma femme et moi, nous nous allongeons sur une paillasse préparée à cet effet ; le tout dans la même pièce. C'est la toute première fois, durant notre marche, que nous trouvons un si bon dortoir.

Il est d'autant plus le bienvenu que nous venons de vivre la journée la plus pénible et la plus éprouvante, tant physiquement que mentalement, de toute notre randonnée.

Mardi 28 mai 1940,
Watten – Lederzeele (Point du Jour) :
12 kilomètres

Après une nuit peu régénératrice pour chacun, alors que nous sommes installés dans un bon cantonnement, je me lève très tôt, pour me décider de la journée à venir.

Je suis devenu plus prudent, car je dois reconnaître qu'hier je me suis quasiment avancé trop loin et je ne peux pas donner entièrement tort à messieurs Ochs et Fleuster.

Les batteries d'une D. C. A., qui est venue s'installer près de nous, ont tiré sans désespérer. Il faut dire que nous ne sommes qu'à environ 1 500 mètres à vol d'oiseau de la ville de Watten et de son canal et qu'elle a été bombardée, toute la nuit, avec des engins très lourds.



Canon de DCA français de 90mm mod 1939

<http://alsace1418.fr>

D'autre part, devant notre fenêtre, à environ 150 mètres, il y a une station de repérage en activité constante et qui n'a pas cessé d'envoyer toutes sortes de fusées éclairantes. Celles-ci ont eu le don d'énerver singulièrement Fifine et, par moments, la chambre où nous dormions en était toute éclairée. À deux reprises je me suis levé pour comprendre ce que signifiaient ces signaux, mais en vain.

Ce matin, le front se situe apparemment à une vingtaine de kilomètres devant nous près de Cassel, là, où nous voulions précisément aller !

Dès la pleine clarté, je me rends chez les familles Fleuster et Ochs pour discuter de la marche à reprendre. Ils se montrent peu enthousiastes parce qu'ils ont dû dormir sur des chaises, et ils préfèrent encore rester ici.

Je n'ai pourtant pas de répit et je leur dis que je voudrais pousser un peu plus loin aujourd'hui, ne fût-ce que de quelques kilomètres. Nous envisageons de nous préparer pour démarrer vers 08 h 00.

Quand je reviens chez les nôtres, ma femme est occupée à préparer le café et, à ce moment, les filles du voisin que nous avons croisées la veille arrivent aussi pour traire les vaches. Elles nous donnent du lait à volonté, en remplissent l'écuelle du chien et repartent avec le reste. Au moment de prendre congé,

je leur demande encore de bien vouloir, en notre nom, remercier l'hôte des lieux quand il reviendra.

Vers 09 h 00, nous reprenons la piste. Les familles Fleuster et Ochs ne sont pas encore prêtes pour le départ, mais cela ne peut pas aller aussi vite que chez nous qui n'avons pas d'enfant en très bas âge. Pour lui, il faut en effet dès le matin, prévoir tout le ravitaillement de la journée, car l'occasion de se procurer plus tard, du lait frais ou d'autres ingrédients, reste aléatoire.

Nous poursuivons graduellement notre petit bonhomme de chemin. Partout des traces plus ou moins accentuées de la guerre nous apparaissent. Nous abordons la localité de Lederzeele peu avant midi.

Dans le village même, bien qu'il soit fortement endommagé par la bataille, il reste encore possible de se ravitailler et notamment dans les denrées fort prisées telles que le pain, les conserves, les œufs, le beurre et les cigarettes. Nous reconstituons aussitôt nos réserves.

Devant nous à 10 kilomètres à vol d'oiseau se trouve Cassel, une petite ville névralgique, où il ne doit d'ailleurs pas faire bon vivre pour le moment. Nous apprenons aussi ce que nous avons déjà pressenti, à savoir que les agglomérations de Noordpeene et Zuytpeene, en bordure de la cité, ne peuvent pas être traversées.

De plus, accolée à Cassel, se dresse une colline plutôt élevée d'où s'échappent, depuis hier, de grosses volutes de fumée dense et, aujourd'hui encore, elles nous effraient et nous dissuadent de toute tentative d'accès.

C'est pourquoi nous entamons une large courbe vers la droite pour changer de cap.

Par un chemin presque carrossable, nous suivons la direction de Buysseure. Dans les diverses propriétés que nous longeons, nous voyons des batteries de canons et quantité d'autres véhicules militaires qui sont dissimulés sous les arbres fruitiers. Nous ne voulons pas rester dans ces parages. De loin, nous apercevons une grosse métairie esseulée parmi la verdure et nous la rejoignons. Effectivement, elle n'est pas entourée de militaires.

Nous interpellons une dame, seule dans les bâtiments avec ses enfants, et elle nous accorde spontanément le gîte. Il doit être environ 14 h 00. Nous sommes à peine arrivés que les canons se mettent à rugir et, pour nous, c'est la première fois de la journée.

La femme a cependant bien formé les enfants car, dès le premier coup tiré, ils disparaissent dans les hangars et les étables !

Elle a des cheveux tout crépus et les cinq enfants, quatre filles et un garçon, ont entre 6 et 14 ans. Cette gentille personne met aussitôt deux chambres à notre disposition.

Dans le ciel, des nuages s'assemblent et un orage se prépare. Depuis le début de notre randonnée, c'est la toute première pluie qui nous atteint. Dès qu'elle a

cessé, elle fait place à un peu de fraîcheur et notre bienfaitrice chauffe aussitôt une des deux chambres pour améliorer notre confort.

Monsieur Reiff et moi, épuisés par les épreuves des derniers jours et la mauvaise nuit passée, nous nous allongeons dans le fenil et ce n'est que vers 19 h 00 que nous émergeons enfin de notre assoupissement !

Après avoir pris le repas du soir, nous allons nous étendre tous dans le fenil, sauf la famille Fleuster, qui reste dans l'habitation à cause du petit jeunot.

**Mercredi 29 mai 1940,
Lederzeele (Point du Jour) – Nieurlet :
10 kilomètres**

Vers 07 h 00 nous sortons de notre léthargie et nous ressentons encore, dans nos muscles moulus et dans nos articulations, les effets de notre marche du 27 mai et de la nuit agitée qui a suivi hier la traversée de Watten.

Le petit déjeuner consiste en une poêlée démesurée d'œufs frits, avec du pain et du café. Ce dernier provient toujours de notre stock !

Afin de contourner cet endroit dangereux que représente donc la ville de Cassel, nous nous informons de la route à prendre vers le sud pour atteindre Nieurlet.

D'un chemin de campagne nous passons à un autre et, après environ deux kilomètres, je me renseigne une nouvelle fois auprès d'une fermière pour nous assurer que la voie est effectivement praticable. Encouragés par sa réponse affirmative, nous continuons sur ce trajet.

Nous avons à peine parcouru 500 mètres supplémentaires que nous sommes confrontés à des flaques d'eau de toutes dimensions qui se sont formées hier après l'orage. Nous pouvons toutefois encore les contourner.

Subitement nous atteignons une partie marécageuse qui s'étend sur environ 300 mètres, et où il est visible qu'un tank s'est embourbé antérieurement. On peut d'ailleurs très bien observer que ce n'est qu'avec peine et misère qu'on lui a fait un chemin en dur pour rejoindre la terre ferme.

Le sol est constitué d'argile fraîchement malaxée et accumulée à cet endroit. Un demi-tour est hors de question. Nous devons de ce fait, avec armes et bagages, forcer ce passage à pied. Cela ne se fait qu'à grand-peine.

Fifine tombe à la renverse dans le borborygme et Monsieur Reiff, après l'avoir décollée de ce cloaque, l'aide à se remettre sur ses deux pieds, en position debout !

Le petit Fleuster est porté, à l'aide de cordages, dans sa voiture d'enfant, jusqu'à l'autre côté.

Après ces pénibles activités pour tous, nous faisons une pause d'environ 30 minutes, non pas pour nous remettre de cette épreuve infecte ou nous reposer,

mais pour nous décrocher de toute cette glaise, que ce soit sur les harnachements, dans et sur les vêtements ou les souliers.

Enfin nous arrivons aux habitations de Buyscheure et, dès les premières maisons du village, nous sommes survolés par l'aviation anglaise. Elle entraîne instantanément la réaction de la D. C. A.

Nous cherchons un abri dans la première demeure qui se présente et nous en profitons pour ingurgiter une bonne lampée d'eau fraîche. Il est bon de se rappeler que l'eau potable était une rareté dans le Pas-de-Calais, où cette boisson doit être mentionnée « en majuscules », mais nous avons quitté ce département lors du franchissement du canal à Watten !

Cela étant, nous voyons un civil qui se déplace sur la route avec une baguette de pain sous le bras. Nous lui demandons où se trouve la boulangerie et nous y faisons une petite visite. Bien nous en prend, car nous pouvons ainsi rétablir notre réserve de pain et c'est déjà un souci en moins pour demain. Nous achetons encore d'autres denrées alimentaires, du tabac, des cigarettes et, dans un estaminet, nous obtenons même de la bière gratuite !

Nous traversons le village, puis un champ, pour arriver ensuite sur une chaussée d'environ quatre mètres de large. Soudainement, toute une colonne de véhicules militaires arrive. Ils s'accaparent l'étroit passage, et nous forcent à un arrêt involontaire.

Pareillement ces véhicules viennent, eux aussi, à s'immobiliser. Les soldats sont très amicaux et ils distribuent aux enfants des friandises et du chocolat. Ce sont des Autrichiens et, quand ils entendent que nous parlons allemand, ils demandent pour avoir des cigarettes. Ils s'en réjouissent et veulent les payer. Je refuse en arguant du fait que nous n'avons pas payé le chocolat qu'ils ont donné à la progéniture.

Sur ce, ils nous donnent de leur pain que nous acceptons volontiers, car nous pourrions toujours le consommer plus tard et, quand la voie se libère, nous repartons nous aussi.

Je m'en voudrais de ne pas, maintenant, mentionner ce qui suit.

Devant nous se dresse un grand baraquement. En nous approchant, nous voyons qu'il est rempli de sacs de ciment. À proximité immédiate, il y a des quantités de poutrelles et de rails entassées, ainsi que des monceaux de bois, de planches et d'autres matériaux. D'autre part, nous remarquons que de nombreux grands trous ont été pratiqués dans le sol.

Nous sommes ici en présence de la renommée et « sur crainte » Ligne Maginot, mais seulement au stade de sa construction !

Lors de notre trajet de la Belgique vers la France, nous aurions déjà dû traverser cette ligne en un autre lieu. Je n'ai toutefois rien remarqué à ce sujet, de plus, comme ancien troupier, je ne l'aurais certainement pas loupée si elle avait été édifiée. Nous sommes venus par un chemin où les travaux n'avaient, sans doute, même pas encore débuté !

À la première exploitation agricole que nous abordons à Nieurlet pour nous héberger, on nous répond que tout est déjà complet. C'est la raison pour laquelle, nous nous écartons d'abord de la route pendant quelques minutes, avant de renouveler notre demande. Ici, on est tout disposé à nous faire bénéficier des étables que les propriétaires ont aménagées pour eux-mêmes, en cas d'attaque aérienne, et utilisées pendant la bataille de Saint-Omer, distante seulement de 5 kilomètres.

Nos têtes sont protégées par un revêtement de béton de 20 centimètres et, au-dessus, beaucoup de foin, tandis que l'entrée est garnie de gros ballots de paille. À l'intérieur aussi beaucoup de paille et des couvertures constituent la partie habitable du cantonnement.

Pas loin sur notre gauche, dans la forêt de Clairmarais, les Allemands ont installé un dépôt de matériel, et la visite de l'aviation anglaise, pendant la nuit, reste à craindre.

Le métayer, en personne, se pointe avec un seau d'eau et lave la voiture d'enfants de la famille Fleuster. Il nous signale que nous pouvons disposer de sa cuisine ainsi que de tout ce qui nous est nécessaire.

C'est un bâtiment nouvellement construit avec également de l'eau chaude et froide ! Le fermier possède au moins une trentaine de vaches, sans compter le petit bétail, ni les chevaux. Dans les hangars ouverts attenants à la ferme, des machines agricoles sont remisées, de la plus petite à la plus grande, et plusieurs personnes extérieures travaillent ici pendant la journée.

Le maître des lieux possède aussi un étang dans lequel, encore avant la nuit, il est allé pêcher des poissons qu'il nous a rôtis. Il vient nous appeler pour les manger, mais nous sommes déjà installés sur notre paille. Nous le remercions chaleureusement de son exceptionnelle hospitalité et nous nous enquêrons de son accord pour les manger demain matin, quand les enfants seront réveillés.

C'est avec calme et sans souci que nous nous endormons ce soir, avec la presque conviction que rien de fâcheux ne peut nous arriver.

Jeudi 30 mai 1940, Nieurlet – Staple : 25 kilomètres

Le seul incident qui a perturbé notre sommeil est survenu quand un valet de la ferme, de retour d'une virée de boissons et totalement ivre, a voulu dormir dans l'étable. À part cela, la nuit s'est avérée très calme, nous n'avons pas beaucoup entendu guerroyer.

Très tôt le matin, la ferme s'anime : les vaches doivent être traitées et l'autre bétail approvisionné. Dans toute cette région, le cheptel bovin est d'une race spécifique : ce sont des bêtes brun-foncé, que nous ne connaissons pas chez nous. Elles sont fort corpulentes et, apparemment, bonnes laitières.

Vers 06 h 00, je me lève et je sors faire mes observations quotidiennes. Ici toutefois, peu de choses sont visibles parce que nous sommes situés dans un creux de la contrée. Quant au propriétaire, il ne tarde

guère pour s'informer de notre nuitée et de l'heure à laquelle nous voulons prendre le café, car il veut aussi nous rissoler le poisson !

À partir de 07 h 00 la chambrée sort progressivement de sa torpeur et, quand nous arrivons dans la cuisine, du café et du lait sont déjà sur la table, tandis que le propriétaire s'affaire à préparer le poisson.

Marcel et Yvonne en mangent la plus grande partie, le reste étant pour Fifine et pour ma femme. La famille Fleuster a déjà consommé sa part la veille, car ils ont été s'allonger plus tard que nous. De ce fait, ils ont eu l'opportunité de s'entretenir avec les gens parce que le flamand est la langue usuelle du cru, et Monsieur Fleuster a pu, enfin encore une fois, parler avec des étrangers.

Nous rôtissons encore une poêlée d'œufs, dans l'appréhension d'une nouvelle journée éprouvante à endurer, car demain soir au plus tard, nous voudrions être sur le sol belge !

Le métayer estime que la frontière est distante d'une cinquantaine de kilomètres à vol d'oiseau et il nous informe avec précision du trajet à suivre.

Nous assemblons nos divers fourniments et délaissions la ferme et ses occupants vers 09 h 00, après leur avoir exprimé nos intenses remerciements.

Au prochain village, comme nous l'a conseillé le métayer, nous devons prendre la direction d'un moulin à vent. À sa proximité, sur le côté de la chaussée, se trouvent deux tombes de soldats allemands. Nous dépassons aussi des véhicules militaires abandonnés qui sont éparpillés dans les environs immédiats.



Une potale - <http://www.entre-sambre-et-meuse.be>

À partir d'ici nous reprenons des chemins de campagne qui sont en partie recouverts par du gazon. Quand nous serons arrivés à une petite chapelle, nous devons prendre à gauche.

Toutefois, et nous l'avons compris plus tard, il ne s'agit pas d'une petite chapelle comme nous les imaginons, mais bien, dans l'esprit de l'endroit, de petites « potales » avec une cloison vitrée qui permet de distinguer la statuette sainte à l'intérieur.

Elles sont généralement accrochées à un arbre et, en France, elles sont aussi nombreuses que, chez nous, des croix le long d'un chemin, mais de telles croix sont pour ainsi dire inexistantes là-bas.

Nous parcourons un très long trajet sans voir une seule habitation, mais nous atteignons finalement une ferme isolée dans les champs. Comme nous estimons avoir marché presque 15 kilomètres, nous voulons nous y reposer quelque peu pour reprendre des forces.

Les fermiers nous font volontiers du café et ils nous rôtiennent des œufs. Après une heure, nous devons repartir, car le programme du déplacement pour la journée est loin d'être couvert. Nous l'évaluons au maximum à la moitié de celui espéré.

Monsieur Fleuster me prie, si c'est possible, de bien vouloir lui prêter de l'argent, car il n'a pas pu en retirer à la poste lors de son départ. Celui-ci ne me fait pas encore défaut et je peux accéder à sa demande. En contrepartie il m'établit un chèque du même montant de 500 francs remboursables sur mon compte.

La distance qui nous sépare de la localité suivante est grosso modo de trois kilomètres, mais, après avoir marché une heure par de petits chemins, nous ne nous en sommes pas rapprochés davantage. En effet, la route reste bloquée par les mouvements de troupes et nous devons suivre des parcours de campagne.

La destination du jour est Hondeghem. Toutefois, il est de plus en plus douteux de pouvoir l'atteindre aujourd'hui, car nous ne pouvons pas quitter les itinéraires annexes.

En fin d'après-midi nous sommes déjà fatigués et nous décidons de faire étape à la prochaine borderie qui se présentera.

Nous abandonnons les pistes tracées et nous passons à travers champs en direction d'une grosse ferme dans l'espoir d'y trouver, si pas le frère de notre hôte d'hier soir, du moins quelqu'un du même caractère.

J'entre dans le patio et j'y trouve le résident des lieux à qui je formule ma demande habituelle. Il est du genre « armoire à glace », mais à peine dégrossie, et, d'un mouvement de sa forte paluche en direction d'une grange, il dit uniquement : « Vous pouvez dormir là », avant de se retourner aussitôt. Toute la cour fourmille de réfugiés !

Je retourne chez les miens, qui sont encore à l'extérieur des bâtiments, et j'annonce qu'ici il y a encore de la place. Parvenus devant l'entrée cochère de la grange, par laquelle les porcs entrent et sortent librement, nous pouvons nous rendre compte des lieux disponibles et ils ne sont guère séduisants.

Il y a, assurément en suffisance, de la mauvaise paille sur laquelle les cochons se sont promenés, et nous en sélectionnons la partie qui doit servir à l'aménagement de nos couchettes.

Ma femme avait eu l'autorisation de la patronne de préparer le café à l'intérieur et nous avons bien cru que, comme partout ailleurs, nous pourrions l'y boire. Quand Monsieur Reiff, le premier à être prêt, veut

s'installer dans la cuisine, il se fait bousculer par le fermier qui lui demande qui lui a donné l'autorisation d'y pénétrer : lui n'a pas été consulté à ce sujet, et sa femme, elle, n'a rien à dire !

Quand nous réintégrons la grange, nous croisons une des truies avec le ballot de Madame Reiff dans le groin. On lui fait aussitôt la chasse jusqu'à ce qu'elle daigne le laisser tomber.

Monsieur Fleuster, lui, est rébarbatif au hangar où nous allons devoir nous installer, mais il a obtenu de la patronne l'autorisation de pouvoir dormir avec le petit enfant dans la remise destinée aux domestiques. Il vient malgré cela me trouver et me sollicite pour l'accompagner jusque dans ce dortoir des valets de ferme.

Nous y allons de concert, mais à peine sommes-nous à l'intérieur, que le fermier nous apostrophe et nous demande ce que nous cherchons. Je lui réponds que mon camarade avait obtenu de sa femme l'autorisation de dormir ici, avec son petit enfant.

La réponse que nous recevons est claire et définitive : « Ici, ce sont mes domestiques qui dorment et pas vous. Ma femme n'a rien à décider ». Il ne reste donc plus à Monsieur Fleuster qu'à prendre ses dispositions, avec nous, dans la grange.

Encore avant la tombée du jour, nous devons chercher protection contre les avions et la D. C. A.

Jusqu'à présent, c'est certainement le plus mauvais endroit que nous avons déniché au cours de notre périple. Nous sommes toutefois tellement éreintés que nous apprécions d'avoir au moins, après tout, un toit au-dessus de nos têtes.

Pour le jour suivant, le passage de la frontière a été programmé et, avant de nous coucher, je dis encore : « Demain, avant la clarté du jour, nous devons avoir quitté ce lieu, car, avec de la chance, nous pourrions emprunter la chaussée goudronnée vers Caestre et de là, nous pourrions atteindre la Belgique. Toutefois il faudra compter avec un trajet d'au moins 30 kilomètres ».

Nous sommes à environ 500 mètres de la chaussée et à 1 500 mètres de l'agglomération de Staple. Aujourd'hui, nous n'avons donc pas réussi à rejoindre Hondeghem.

Vendredi 31 mai 1940, Staple – Poperinge : 36 kilomètres

Nous n'avons pas seulement été accueillis hier par le plus détestable aubergiste qui soit, mais de surcroît, nous avons passé la nuit la plus abominable de tout notre voyage.

Pendant plusieurs heures, de manière pratiquement ininterrompue, nous devons supporter les tirs de la D. C. A. directement au-dessus de nos têtes. Les éclats tombent sur le toit avec un bruit de ferraille et, avec les débris des tuiles endommagées, viennent s'étaler sur la paille où nous nous trouvons. Dieu soit loué : sans nous blesser !

De plus, des bombes tombent tout près de notre cantonnement. Nous pouvons distinctement les entendre siffler dans l'air avant d'atteindre le sol à proximité immédiate et d'exploser. Ceci engendre des cris et des pleurs chez les femmes et les enfants parqués dans la grange. Cela m'est aussi assez désagréable, mais je ne peux pas le laisser disparaître.

Ma femme, couchée près de moi, demande constamment à quelle distance j'évalue le point d'impact. Je surestime largement cet éloignement afin de ne pas l'effrayer. Soudain, une bombe explose tout près de nous et je donne l'indication de 500 mètres, alors que je crois plutôt qu'elle est tombée à moins de 100 mètres !

Dès que cela se calme, je m'aventure dehors pour faire des observations : la rue s'est vidée de ses promeneurs, les avions ont disparu et, devant nous, aucun bruit ne rappelle l'état de guerre. Seules subsistent les lueurs des incendies.



**Bombardier en piqué Ju87 « Stuka »
Utilisé par les allemands en 1940**

À l'aube naissante, je réveille toutes nos familles, qui viennent d'ailleurs à peine de s'endormir après toutes ces frayeurs. Nous sommes tous morts de fatigue suite aux activités de la veille et au sommeil plus que limité de cette nuit.

Je leur dis : « Nous devons quitter tout de suite cet endroit et continuer notre route vers l'avant. Le ciel est dégagé et il faut utiliser cette opportunité si nous voulons avoir, encore avant ce soir, la possibilité de traverser la frontière ».

Dans la cour de la ferme, tout reste pareillement silencieux alors que nous nous levons et que nous arrimons rapidement notre barda. Nous mangerons dès que nous serons obligés de quitter la grand-route !

Ma femme ne parvient pourtant pas à réveiller Yvonne. Il faut dire que, depuis Nieuport jusqu'ici, elle a fait tout le chemin à pied et cela est, pour une enfant de

presque 7 ans, une performance qu'on peut à peine exiger d'un adulte.

Elle ajoute qu'il est irréalisable qu'elle puisse marcher ce matin. La journée précédente a été assurément trop éprouvante pour elle et, cette nuit, elle non plus n'a pas vraiment dormi.

J'en conviens et je discute de la solution à apporter. Je me dis que jusqu'à Caestre, qui doit être distant d'une dizaine de kilomètres, nous pouvons bénéficier de la chaussée goudronnée. Je vais donc essayer d'aménager notre « go-kart » de façon telle qu'Yvonne puisse, pour le moins, être véhiculée jusque là.

Sur cette poussette, il y a maintenant trois valises, un sac, ainsi que Marcel et Yvonne qui ont été, dans un demi sommeil, enroulés dans des couvertures.

C'est forcément l'estomac vide que nous sortons au point du jour de la propriété, en direction de Hondeghem.

Nous nous sommes mis en route sans même remercier notre hôte ; ce qui constitue l'exception au cours de notre randonnée. Nous ne l'avons néanmoins guère regretté, car nous estimions qu'il ne l'avait pas du tout mérité.

À bonne allure nous avançons d'un petit kilomètre sur cette remarquable chaussée et, après avoir dépassé Hondeghem, nous croisons une route nationale. Au même moment, nous sommes dépassés par environ un millier de prisonniers anglais.

À un fermier, qui se tient sur le pas de la porte, nous demandons du lait frais pour le petit Fleuster. Il nous répond qu'il n'a pas encore trait ses vaches, car il est encore trop tôt et il ne pourra nous satisfaire que dans une heure. Dans une heure, pourtant, nous pouvons déjà être bien loin d'ici et nous tenons à profiter de cette bonne voie autant que faire se peut.

C'est ainsi que nous arrivons dans les faubourgs de cette agglomération plus importante qu'est Caestre.

À nouveau, nous sommes mis en présence d'une autre partie de la Ligne Maginot. Ici néanmoins, elle ne se constitue que d'un copieux tas de matériaux divers où n'abondent que des poutrelles métalliques et des madriers en bois. Du ciment ? Pas de trace ! Sans doute n'a-t-il pas encore été livré ou, peut-être, les Allemands se sont-ils chargés de sa fourniture ?

Quant à la cité même, elle a fort souffert des combats. Il n'y a pas de maison qui n'en porte les traces et plusieurs, en bord de route, sont encore en train de brûler. Des chiens et des chats vagabonds se déplacent près des décombres, peut-être dans l'espoir de retrouver leurs maîtres. Des voitures de tous genres et de toutes origines sont abandonnées sur la chaussée.

Nous dépassons un gros moulin duquel s'échappe encore du feu par tous les orifices. À l'aide de sacs de farine remplis, on a essayé d'établir des passages à hauteur d'homme.

Depuis Caestre, Yvonne doit reprendre la marche, parce que je crains que notre caddie, avec sa charge et le mauvais revêtement de la chaussée actuelle, ne puisse tenir le coup. Au lointain, nous apercevons le Mont Kemmel et nous voulons le garder en point de mire.

À environ trois kilomètres au-delà de la ville, nous essayons de dégoter une ferme, car après 15 kilomètres et le ventre creux, nous devons prendre enfin un petit déjeuner. Dans la ferme où nous arrivons, nous laissons préparer du café et, dès notre entrée, du lait à profusion est généreusement mis gratuitement à notre disposition.

Il s'agit d'une propriété importante. Dans la cour intérieure, il y a une fosse à fumier au milieu de laquelle dix grosses truies se prélassent avec beaucoup de satisfaction. Elles sont habituées à côtoyer les humains, car elles se rapprochent de nous et, sans que nous l'ayons remarquée, l'une d'entre elles s'est approprié le sac à pain de Madame Reiff et le promène fièrement dans son groin par-ci par-là, dans la cour. À nouveau, il faut pourchasser la bête jusqu'à ce qu'elle consente à le laisser choir !

Nous n'entrons pas dans la demeure, mais nous prenons nos aises sous la porte cochère d'accès du lieu.

Après nous être relaxés pendant une heure environ, au cours de laquelle nous avons quand même été salués par la D. C. A., dont les éclats retombent sur le toit, nous reprenons notre petit bonhomme de chemin.

Yvonne est malheureusement de nouveau à pied, car je crains un bris de la voiturette dont les roues étaient en parfait état au départ de Nieuport. Maintenant, pourtant, l'une de celles-ci tourne sur la jante et nous avons ficelé le caoutchouc des trois autres avec du fil de fer.

Devant nous, nous n'entendons plus le bruit des combats, mais occasionnellement au-dessus de nos têtes.

Toujours plus avant, nous continuons en direction de la Belgique et nous nous sentons, mentalement, déjà de l'autre côté de la frontière. Nous savons que là, la paix est revenue, et qu'il n'y aura plus rien à redouter.

Cependant, avant d'atteindre le village de Godewaersvelde, nous sommes à nouveau confrontés à de pénibles images de guerre. À un kilomètre devant ce lieu, il y a des camions militaires anglais pillés et calcinés. Dans les fossés sont éparpillés des monceaux de linge, des vêtements, des parties d'uniformes et d'équipements, le tout juxtant divers cadavres.

Sur le revêtement de la chaussée il y a un tas de chapelets dont j'estime le nombre à plus de cinquante. De même, des masses de livres, parmi lesquels des dictionnaires et des ouvrages de prières, en jonchent la surface. Plus on s'approche du village, plus nombreux sont les véhicules détruits et brûlés.

Aux abords immédiats, une station de la Croix-Rouge a sans doute été installée, car il y a une file d'ambulances qui sont quasiment toutes, calcinées, avec les corps encore à l'intérieur.

Avant l'entrée de la cité, il y a un passage à niveau dont la barrière est descendue et, devant elle, un amas de voitures brûlées qui empêchent tout passage. Nous sommes obligés de couper à travers les champs. Dans les bas-côtés gisent des corps de soldats totalement ou partiellement brûlés. C'est une vision effrayante, surtout pour les femmes et les enfants !

Près de nous des civils, sous la surveillance de la troupe allemande, creusent des fosses communes. D'autres nous croisent, ils transportent les corps des soldats dans des couvertures.



Epaves de véhicules - <http://www.2iemeguerre.com>

Nous sommes soulagés de quitter ces lieux et de revenir dans l'agglomération proprement dite où presque aucune maison n'a été épargnée, car elle a aussi subi les effets de la bataille. Il n'y a pas encore 24 heures que les combats s'y sont déroulés.

Les visages de tous les civils sont encore marqués par la frayeur vécue. Nous pouvons voir que des hommes, des femmes et des enfants pleurent devant les décombres de leur maison détruite, alors que d'autres commencent à déblayer celles qui ne sont que partiellement démolies. En chemin, il y a toujours des porteurs qui emmènent des corps vers leur dernière demeure.

En dehors de la ville, à l'embranchement de la direction vers Boeschepe, nous faisons une petite pause. Monsieur Reiff découvre une paire de godasses militaires anglaises quasi neuves, mais dont un pied est pourtant plus grand que l'autre. Il n'empêche qu'il se les approprie.

Dans un verger, des véhicules abandonnés sont éparpillés sous les arbres fruitiers et je m'y aventure dans l'espoir d'en ramener quelque chose d'utile.

J'en reviens avec un flacon d'eau bénite, dédié à Sainte Thérèse, que j'offre à Fifine. Je récupère un imperméable en tissu huilé ainsi que des gamelles anglaises avec les couverts correspondants. De plus, je fais main basse sur un tapis de sol de tente, flamboyant neuf, avec une face caoutchoutée.

Dans le lointain, nous entendons encore et toujours les grondements sourds de l'artillerie dans la région de Dunkerque et même les déflagrations de supposées grosses bombes.

Néanmoins, nous nous rapprochons inlassablement de la frontière et, bientôt, le premier village belge devrait nous apparaître.

Les jours derniers, nous étions pratiquement les seuls à nous déplacer, mais maintenant la route est de plus en plus fréquentée par les migrants. Encore 500 mètres et nous traversons un champ de froment avant d'aboutir aux premières maisons d'Abeele.

Tout heureux et pleins d'espoir, nous croyons maintenant piétiner le sol belge, mais alors nous apprenons qu'ici, c'est l'église du village qui fait la démarcation entre les deux pays. Nous sommes donc encore toujours en France.

Dans les rues de ce patelin il y a beaucoup de trafic suite au déplacement de troupes de Poperinge vers Cassel. C'est donc au pas de charge que nous traversons un carrefour en direction de l'église, pour nous retrouver enfin, cent mètres plus loin, sur le sol belge.

Il est superflu d'en demander la confirmation à qui que ce soit, au vu de la chaussée qui a une tout autre apparence : c'est une magnifique voie goudronnée bordée par une piste cyclable en béton.

Au-delà d'Abeele, partie belge du village, nous nous arrêtons dans une ferme pour nous laisser préparer du café. Nous sommes gentiment accueillis et nous n'entendons enfin plus les salves de la D. C. A. ni les déflagrations des bombes. Nous nous sentons presque comme des nouveaux nés.

Il doit être à peu près 13 h 00 et, depuis notre petit déjeuner, nous avons parcouru une quinzaine de kilomètres. Ceci nous fait, pour la journée, une addition de 30 kilomètres à peu près.

Les gens nous assurent que nous ne devons plus nous faire de tracas pour la nourriture. Il faut dire que nous n'avons pas souffert d'un manque sérieux de vivres au cours de notre balade, car nous avons toujours eu suffisamment d'œufs et de beurre. En France, les œufs coûtaient entre 30 et 40 centimes la pièce et nous avons payé le beurre entre 12 et 14 francs le kilo. Nous n'avons pas non plus été vraiment sans pain même si, occasionnellement, cela avait été fort juste.

Nous avons toujours trouvé du lait frais, que ce soit le matin ou le soir, et fort souvent aussi, pendant la journée pour éteindre la soif des enfants.

C'était le plus important, particulièrement pour le petit Fleuster. Aux repas, il a reçu chaque fois un lait différent, à des heures irrégulières, mais il s'est toujours très bien accommodé de ce régime, même si exceptionnellement, un des laits a eu un effet secondaire laxatif.

Dans le Pas-de-Calais, par manque d'eau, la situation a été parfois pénible pour les Fleuster qui devaient veiller au renouvellement journalier du linge pour le gosse. Habituellement les draps étaient mis à sécher sur la voiture d'enfant, car le temps se prêtait singulièrement bien à ce processus.

Après restauration, nous nous asseyons sur le pas de l'entrée pour nous reposer, et ce, jusqu'à 15 h 00.

Nous sommes ravis d'être sur terrain belge avec, devant nous, une belle route en pente douce descendante et encore si tôt dans la journée. Nous décidons, bien que fort surmenés, de reprendre notre itinéraire vers Poperinge, éloignée de seulement 5 à 6 kilomètres et la satisfaction de marcher dans cette direction prend le dessus sur notre fatigue !

Comme j'avais été, en France, le porte-parole du groupe, Monsieur Fleuster, qui peut s'exprimer en néerlandais, prend maintenant le relais.

Nous nous rapprochons inévitablement de la petite ville de Poperinge. Le long du chemin nous discernons du matériel militaire détruit et abandonné. Nous remarquons qu'ici non plus la guerre ne s'est pas montrée fort indulgente. À l'intérieur de la ville, nous sommes écartés des rues principales et nous devons continuer sur des voies secondaires nettement moins intéressantes.

Au-delà de la cité, Monsieur Fleuster s'enquiert, à ma place, dans une métairie, d'un endroit pour loger. La maîtresse des lieux, qui ouvre la porte, nous désigne une grange pour nous abriter. Nonobstant cela, elle spécifie, sur un ton des plus désagréables, qu'il nous est interdit de pénétrer dans la cuisine. Ceci nous refroidit fort et nous décidons d'aller voir plus loin, dans l'exploitation suivante, alors que celle-ci est déjà peuplée de réfugiés.

Les habitants disposent encore, à l'autre côté de la route, d'une remise, où nous pourrions loger. Nous acceptons bien volontiers d'y installer nos quartiers, en outre, entrer et sortir à volonté de leur habitation ne pose aucun problème.

Le reste de l'après-midi, nous savourons le beau paysage qui s'offre à nous et, dans la campagne, les grandes cultures de houblon sont quelque chose que nous ne connaissons pas encore.

Pendant que les femmes préparent le repas du soir, nous, les hommes, allons encore glaner des renseignements, pour la continuation du voyage. C'est ainsi qu'on nous conseille d'aller à Ypres d'où partirait déjà des trains.

Dans le calme de la soirée, malgré un éloignement de 50 à 60 kilomètres de Dunkerque, de lourdes détonations restent encore distinctement audibles.

Nous nous installons pour passer une nuit de repos bien mérité. Nous avons marché aujourd'hui environ 36 kilomètres, dont 15 kilomètres sur route asphaltée, 16 kilomètres sur route ordinaire, et 5 kilomètres sur revêtement bétonné.

Samedi 01 juin 1940, Poperinge – Ypres : 10 kilomètres

Après une bonne nuit, quelque peu agrémentée par des bruits d'avions, nous nous levons vers 07 h 00. Sur la route nous sommes salués par d'autres émigrés qui se pressent déjà dans leur retour au bercail.

Avec d'autres expatriés, qui ont aussi logé ici, nous utilisons alternativement le fourneau de la cuisine pour

préparer le petit déjeuner. Encore une fois, il consiste en une colossale poêlée d'œufs accompagnée de tartines et de café.

Avant notre départ, nous achetons encore à nos hôtes divers produits tels que : beurre, café, etc. Nous remercions vivement les complaisants maîtres des lieux avant de nous équiper pour la marche du jour. Nous espérons que ce sera le dernier déplacement « pedibus cum jambis », mais nous ne nous faisons pas trop d'illusions.

À cause d'un trafic intense, la route principale, que nous avons prise hier, ne peut plus être empruntée. Nous traversons un chemin de campagne et nous trouvons une autre voie parallèle bien carrossable. Curieusement, comme nous ne sommes plus pourchassés, nous avons l'impression d'atteindre les premières maisons d'Ypres assez rapidement !

En cours de trajet, du pain est gracieusement distribué aux marcheurs. Dans le fossé, je découvre une bonne paire de souliers que j'emporte, bien qu'ils soient un peu grands pour moi.

Sur la route, mais aussi dans les faubourgs, nous pouvons constater combien les combats ont dû faire fureur ici aussi. Toute une rangée de maisons sont peu ou prou endommagées et, sur la chaussée, de nombreux véhicules inutilisables sont laissés à l'abandon.

Nous approchons jusqu'à une centaine de mètres du monument anglais de la guerre 14/18 et nous sommes de nouveau déviés dans notre déplacement. Nous contournerons l'édifice pour parvenir ainsi devant la cité au sens propre. Entre-temps, nous avons déjà appris qu'il n'y a pas encore de train qui circule et ceci nous décide à passer la nuit ici.

Sans tarder, Monsieur Fleuster se renseigne pour nous trouver un logement, mais sans résultat positif. De mon côté j'ai interrogé un homme qui peut mettre une caravane à notre disposition. Je suis déjà en train de l'aménager quand Monsieur Fleuster survient et signale qu'il a trouvé une possibilité d'hébergement dans une maison vide.

Monsieur Ochs et moi, nous essayons de trouver de la paille. Cette recherche ne s'avère pas aussi aisée qu'en France, mais finalement cela nous réussit dans une maison environnante.

Pendant ce temps, les femmes se sont souciées de nos estomacs et, comme il est encore tôt dans la journée, nous nous installons sur le pas de la porte. Nous pouvons ainsi observer, à l'aise, le flot des réfugiés qui circulent devant nous.

Il m'est quasi impossible de décrire correctement les sentiments que je ressens devant toute cette misère qui défile. Qui ne l'a pas vécue ne peut se l'imaginer. Je ne reprends que des faits que j'ai moi-même constatés « de visu » :

Des femmes, âgées d'environ 80 ans, sont emmenées dans des brouettes vers leur domicile. Des vélos surchargés de bagages et d'enfants, sans pneus, sont poussés vers l'avant et roulent sur les jantes. Des chariots et des grosses charrettes à chiens, chargés

avec les grands-parents, les enfants et des bagages, soit un fardeau pour un cheval, sont tirés par des hommes, des femmes, en partie pieds nus ou en pantoufles ou encore avec des souliers sans semelles.

Encore et toujours il y a des personnes qui boitent avec les pieds sanguinolents ; d'autres, sans doute blessées en cours de route, et dont les membres sont entourés de pansements détremés par le sang. Encore d'autres avec des pieds nus, ensanglantés, dans des sabots de bois. Des hommes et des femmes doivent porter leurs enfants parce qu'ils ne peuvent plus marcher et, parmi eux, des femmes avec les bras chargés de deux enfants !!!

Au vu de ces scènes, tout bien réfléchi, nous apprécions d'autant plus la chance que nous avons eue, pendant tout ce voyage, d'en réchapper sans autres dommages importants.

Avant d'aller me coucher, je fais encore une visite au cimetière des soldats anglais, et je remercie tous ces héros d'avoir sacrifié leur jeune vie.

Dimanche 02 juin 1940, Ypres – Courtrai – Gand : 75 kilomètres

C'est vers 07 h 00 que nous quittons nos dures paillasses. Nous ne disposons en effet que de quatre faisceaux de paille à répartir entre les neuf adultes. Nous reconstituons les gerbes et nous les rapportons comme promis.

J'avais appris que nous pourrions éventuellement disposer d'une auto pour nous emmener à la gare de Courtrai où, de nouveau, un train devrait nous attendre impatiemment. Je contacte le propriétaire qui est précisément un soldat qui a été démobilisé la veille. Nous discutons le prix et convenons d'une indemnité de 4,50 francs par kilomètre parcouru. Il ne lui reste qu'à obtenir une autorisation de la Kommandantur pour nous véhiculer. Je m'y rends avec lui et, après une heure d'attente, ce point est également réglé.

En repartant de là, nous passons près du monument érigé aux soldats anglais tombés en 14/18 et je peux voir pourquoi, hier, ce chemin nous était inaccessible. Juste devant, dans la chaussée, il y a un immense entonnoir d'une vingtaine de mètres de diamètre et d'une profondeur de dix, tandis que le monument, lui-même, n'est que peu abîmé.

Quand nous rentrons au gîte, nous organisons le chargement de la voiture pour que tous puissent en profiter. C'est une Renault d'un modèle identique au mien, tant pour la couleur que pour l'année de construction, mais avec une puissance fiscale de 12 Cv au lieu de 9 Cv. Il n'est évidemment pas possible de caser tout le monde à l'intérieur, mais le chauffeur possède une remorque que la voiture peut tracter et elle est aussitôt attelée.

Les épouses Siquet et Fleuster ainsi que Fifine et les cinq enfants sont, tous, placés à l'intérieur de l'habitacle. Ceux qui restent, ainsi que les bagages, sont « emballés » dans la remorque. Vers 12 h 30, le départ a lieu.

La distance qui sépare Ypres de Courtrai est de 37 kilomètres. C'est aussi la longueur de la caravane des réfugiés que nous doublons et qui errent le long de la route. Nous revoyons du reste la même misère qu'hier.

À Courtrai, après une déviation, nous arrivons aux bâtiments de la gare où, inévitablement, aucun train ne circule. Les rumeurs font état d'autres possibilités qu'il y aurait à Gand. Je reprends des pourparlers avec le chauffeur pour qu'il nous y emmène et il donne son accord pour les 49 kilomètres supplémentaires que cela représente.

À bonne allure, mais en toute sécurité, il nous conduit à Gand où nous arrivons vers 17 h 00. D'après le compteur de la voiture, nous avons exactement fait 86 kilomètres, et cela représente une dépense de 774 francs. Aussitôt, Monsieur Fleuster se déclare solidaire pour 250 francs, qu'il me remboursera plus tard. À Monsieur Ochs je ne peux pas demander une participation financière, ni à Monsieur Reiff qui sont, tous les deux, dans l'impossibilité de contribuer à ces frais.

Les bâtiments mêmes de la gare sont interdits d'accès, ce qui nous aurait pourtant fait patienter. De plus, nous apprenons que ce n'est pas encore aujourd'hui qu'il faut espérer un train en partance !

Nous sommes comme terrassés par cette dernière information, mais cela ne sert à rien de nous laisser abattre : il nous faut trouver d'autres mesures qui nous feront avancer.

Nous gagnons un carrefour où se tient un soldat qui arrête des véhicules, afin qu'ils chargent des réfugiés qui veulent rejoindre l'intérieur du pays. Nous attendons inutilement pendant une demi-heure ; après quoi nous nous en écartons. Plus loin, il y a d'autres militaires qui arrêtent systématiquement toutes les voitures et y entassent les réfugiés.

Nous espérons qu'il se présentera un véhicule plus important, ou un camion, qui pourra nous charger tous. Nous pourrions ainsi, au moins rester ensemble, pour faire le surplus du chemin. Nous sentons tous très fort à quel point nous sommes devenus une communauté soudée, dont personne ne désire plus se séparer.

Je veux encore relater ce que sont devenus les quelques accessoires qui ont été trimbalés depuis le lundi 27 mai (8 jours) par notre groupe : à Watten, messieurs Ochs et Reiff avaient pu faire main basse sur des brouettes des plus ordinaires. Pendant tout le trajet, jusqu'à Ypres, ils les ont coltinées, chargées avec l'entièreté de leurs bagages. Comme nous ne pouvions pas les prendre dans la remorque, elles ont été revendues au chauffeur, pour 25 francs l'unité. Le vélo et la voiture d'enfant de Monsieur Fleuster, ainsi que notre petit « go-kart », ont eux pu faire toute la balade sans heurts.

Nous sommes depuis presque trois heures en attente sur la route de Gand vers Bruxelles, et il faut bien maintenant renoncer à un départ d'ici tel que nous l'avons imaginé : groupés. En effet, au fil des heures, des centaines de réfugiés se sont rassemblés, inquiets

et nerveux dans l'attente du moment propice d'être éventuellement chargés.

Nous devons donc envisager de passer une nouvelle nuit dans les parages et, sans conviction aucune, nous allons d'abord voir, dans une caserne de pompiers des environs, s'il est possible de trouver refuge.

Sur ces entrefaites, les femmes ont fait des achats de nourriture pour le repas du soir. Moi, je me rends encore à la caserne Saint-Pierre pour me renseigner sur la véracité de certaines informations recueillies, à savoir qu'il est possible de continuer sa route à partir de là ou, tout au moins, d'y trouver un refuge.

Je pars dans cette recherche, mais, après bien des circuits, je ne suis exaucé ni pour l'une ni pour l'autre chose. Je m'estime d'ailleurs déjà heureux, après bon nombre de circonvolutions dans une ville inconnue, d'avoir pu retrouver la caserne des pompiers avec les miens.

C'est donc, bon gré mal gré, que nous nous préparons à la nuitée chez les pompiers. Nous ne bénéficions plus de l'agrément de la paille qui nous a particulièrement gâtés en France. Nous devons maintenant prendre des chaises ou nous installer sur des bancs ou encore, carrément, nous étendre par terre.

Le local reste chauffé toute la nuit, mais cela ne rehausse en rien le confort des positions assises ou étendues dans lesquelles nous devons dormir. Le ton ne fait guère la chanson !

Lundi 03 juin 1940, Gand – Bruxelles – Waterloo : 70 kilomètres

Il ne fait pas encore vraiment clair, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, qu'une animation fébrile parcourt les gens. À 05 h 00, nous sommes aussi déjà dehors avec l'espérance, vu l'heure très matinale, d'être favorablement choqués par le sort, mais c'est peine perdue.

Je dis qu'il ne faut pas compter sur une possibilité de départ groupé et que nous devons nous faire à l'idée de nous séparer. Nous échangeons alors les adresses des lieux que nous envisageons d'atteindre prochainement.⁹

Nous attendons depuis ce matin, 05 h 00, au même endroit qu'hier soir. Il y a beaucoup d'autos et de camions, mais pour les uns, ce ne sont que deux personnes qui peuvent être chargées, pour d'autres ce sont quatre, et ainsi de suite.

Je signale que si, une fois encore, on annonce que deux personnes peuvent être chargées il faudra prévoir les « Reiff », ensuite les « Fleuster » et choisir, au pro rata des disponibilités.

C'est ainsi que, peu avant 08 h 00, Monsieur et Madame Reiff sont chargés et que, vers 10 h 00, c'est le tour de Monsieur et Madame Ochs de l'être.

⁹ Il est pratiquement exclu que Papa n'ait pas eu communication du « point de chute » prévu pour la famille Ochs. Il n'y a cependant aucune mention dans le texte, ni ailleurs dans les archives de la famille.

Nous continuons à patienter jusque vers midi et le nombre de solliciteurs ne fait que s'étoffer. Pour avoir une chance d'être emmenés, il faut quasiment sauter dans les véhicules avant qu'ils ne soient vraiment à l'arrêt.

Pour nous, avec des enfants, c'est tout à fait exclu. Nous décidons alors de retourner à l'emplacement où nous avons attendu le jour avant, mais, pareillement, il n'y a que des chances minimales de réussite. Nous revenons à notre station précédente.

Dans l'espoir d'avoir plus de succès, j'aborde les militaires qui contrôlent la position, mais ils me répliquent que ce sont d'abord les femmes et les enfants qui seront chargés et, ultérieurement, les autres. Pendant ce temps, un camion arrive qui est bondé d'une majorité d'hommes. Les soldats les font descendre et ils les remplacent par une femme avec dix enfants qui attendent pareillement depuis la veille, ainsi que d'autres encore.

Comme les réfugiés s'agglomèrent de plus en plus sur la route, jusqu'à réduire à néant toute perspective de chargement, j'accoste le sous-officier du groupe, en lui disant que je suis ici depuis deux jours, avec ma famille, et avec celle de mon compagnon. Nous sommes, l'un et l'autre, vétérans de la guerre 1914-1918 et, de plus, mon ami est invalide à 50 % ; ne pourrait-il vraiment pas faire quelque chose pour nous ?

Le sous-officier donne alors l'ordre d'arrêter le premier camion qui se présentera et de nous évacuer. Monsieur Fleuster met aussitôt son vélo à l'abri d'une maison voisine et, cinq minutes plus tard, nous sommes entassés, avec nos bagages, dans la benne d'un camion découvert.

Sans nous, ce camion devrait déjà être considéré comme complet. C'est dire l'exiguïté totale à laquelle nous sommes astreints après y être montés !

Le camion a parcouru dix kilomètres environ quand j'entends Fifine dire : « Je n'en peux plus ! ». Je la découvre. Elle vient, graduellement, de glisser entre les bagages jusque sur le plancher, et il lui est impossible de remuer encore un membre. Comme elle est campée à mes pieds, je parviens, avec des efforts, à l'extraire de sa position pour le moins incommode.

Le trajet est prévu gratis, mais le chauffeur s'arrête à mi-parcours pour solliciter un pourboire. Je lui donne 35 francs pour transporter ma famille.

Arrivés assez rapidement à Bruxelles, nous débarquons sur le Boulevard Léopold II. C'est là que nous nous séparons de la famille Fleuster qui envisage de rejoindre des connaissances à Kraainem. Quant à nous, à pied, avec armes et bagages, nous rejoignons l'autre rive du canal où nous pourrions prendre un tram de la ligne 15 qui se rend à la gare du Midi. Nous suivons en cela les conseils de Monsieur Reiff, car depuis cette gare, un tram vicinal nous conduira à notre station finale qui est Joli-Bois.

Le vicinal circule toutes les demi-heures, de sorte que nous n'avons pas longtemps à attendre le prochain départ.



La voiture qui se présente est déjà fort garnie de voyageurs, mais les occupants, qui nous prennent en pitié, se débrouillent pour nous faire de la place et pour embarquer tous nos impedimenta, y compris notre « camion de déménagement ».

Une dame compatissante prend Yvonne sur ses genoux et, avec des larmes dans les yeux, révèle de vive voix : « On discerne, à l'odeur, que cet enfant a longtemps dormi sur de la paille ! ».

Nous sommes tous basanés à l'extrême avec la peau tannée par le soleil et poussiéreuse du haut en bas. Depuis le 18 mai, nous n'avons pour ainsi dire pas changé de vêtements. Pendant la journée, ils ont été trempés par la sueur et, pendant l'obscurité, ils ont de nouveau séché à même le corps. Pratiquement, toutes ces nuits, nous avons dormi sur de la paille et, la plupart du temps, dans des granges ou des étables.

Quand nous descendons du tram à Waterloo / Joli-Bois, dans l'inconnu le plus complet, nous sommes une fois de plus dévisagés avec de grands yeux étonnés qui se demandent d'où nous survenons.

Après deux minutes de mise en jambes, nous arrivons tout heureux chez la famille Reiff qui ne cache pas non plus sa joie de nous revoir en bonne forme. Eux sont rentrés cet après-midi vers 17 h 00.

Nous sommes le 03 juin 1940 – 20 h 00 et, à partir de cet instant, dixit Monsieur Reiff, nous devons faire partie de leur famille !

Fin.